

Journal Illustré Quotidien

Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLÉON)

**Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances**

Adresser toute la correspondance  
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior  
68, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45  
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS



Le kronprinz et le général von Deimling, sans attendre le printemps, ont tenté, en plein hiver et par un temps très rigoureux, de réaliser leur rêve : la prise de Verdun. Ils ont trouvé devant eux des chefs et des soldats français. C'est dire que leur entreprise doit échouer. Déjà, par monceaux, les cadavres allemands s'entassent devant nos lignes. Nos défenseurs, tous héros sous le feu, savent que cette partie doit être gagnée par nous. Ils se battent comme à la Marne. Leur vaillance et la justice, qui apporte tous jours à son heure le châtiment mettront la victoire de notre côté.

re de notre côté.

Ayuntamiento de Madrid



# DE LA PEUR

Est-il, par exemple, rien de plus mystérieux et de plus mal connu que la peur? Les âmes les mieux trempées avouent sans honte avoir éprouvé à de certains instants le sentiment d'inquiétude qui naît en présence ou à la pensée du danger. Et où cette inquiétude pourrait-elle être plus facilement observée que dans les hasards multiples de la guerre?

— Comment n'aurait-on pas peur quand, pendant des heures, une tranchée est arrosée par les obus et les balles? me disait avec simplicité un poilu, au front depuis le commencement, et qui n'en n'est pas à sa première action d'éclat.

Avoir peur n'implique d'ailleurs nullement le manque de courage. Le courage n'a jamais consisté qu'à dompter, en présence d'un péril, cette peur dont Montaigne dit que « c'est une étrange passion et, disent les médecins, qu'il n'en est aucune qui emporte plutôt notre jugement hors de sa deue assiette ».

Un homme d'une haute valeur, architecte remarquable, que son âge aurait pu dispenser d'obligations militaires, et qui a fait toute la campagne de l'Yser comme commandant de compagnie, dans un de ces admirables régiments territoriaux qui ont mérité d'être appelés les *territoriaux de fer*, me confia qu'il avait vécu pendant des semaines dans la crainte d'être dominé, ne fût-ce qu'un instant, par cette inquiétude mystérieuse de la peur. Or cette préoccupation même lui a fait accomplir des actes de véritable témérité. Il s'est rendu compte qu'il y a dans la peur une grande part d'imagination; aussi est-ce plutôt devant un risque indéterminé quoique évident que la peur menace même l'homme le plus courageux.

Ainsi un jour, l'ordre lui fut donné à l'improviste de faire exécuter à sa compagnie un bond de cinq cents mètres hors de la tranchée. Au même moment, un bombardement effroyable survint. C'était, semble-t-il, s'il sortait, la mort évidente. En présence d'un danger aussi précis, il n'éprouva pas la moindre peur, et ne songeant qu'à exécuter l'ordre sans tergiverser, il bondit le premier, pour donner l'exemple. Ce fut seulement ensuite qu'il connut la mystérieuse inquiétude, quand il eut le loisir de songer au danger couru, après que, sur un ordre nouveau, il eut fait revenir en arrière et mis à l'abri sa compagnie. Mais par contre, il éprouva souvent la menace de la peur, dans des villages bombardés par intermittence, alors que cependant le danger était bien moins certain.

Le jour où il connut vraiment le frisson, ce fut dans des circonstances qui méritent d'être rapportées : Ce fut le matin du jour des Morts de 1914. Après quarante-huit heures passées dans les tranchées avec sa compagnie, le corps courbé en deux, de l'eau jusqu'aux genoux, il était revenu avec ses hommes, à travers la nuit, dans un petit village des Flandres, déjà plusieurs fois bombardé.

Or, ce matin-là, l'aumônier de la division vint y célébrer la messe. Ce capitaine de territoriale m'a rapporté qu'il ne se rappelle rien de plus émouvant que cette messe de ce jour des Morts, dans cette pauvre église à demi ruinée d'un village ravagé du front. Il y vint des hommes de toutes les armes, et il croit bien de toutes les confessions.

— Je ne suis pas, me dit-il, un homme religieux; je ne pratique pas dans la vie ordinaire, mais ce matin-là, où aurais-je pu mieux penser à tous les miens, aux vivants et aux morts? Où aurais-je pu me sentir mieux relié à eux par un lien spirituel que dans cette église blessée?

» Sous les vêtements sacerdotaux du prêtre monté à l'autel, on entrevoyait des bottes éperonnées; un sergent qui portait la médaille militaire lui faisait les réponses; l'orgue, un humble orgue de petite église de campagne, depuis longtemps sans doute silencieux, s'élevait sous les doigts d'un soldat qui devait être un grand artiste, car on n'imaginerait pas à ce point de vue les ressources du front; aucune église, même de Paris, ne pourrait réunir le même jour, pour embellir ses cérémonies, autant de virtuoses que la plus pauvre église d'un village du front des armées.

» Mais les Boches ne devaient pas rester longtemps sans troubler cette halte reposante. Plusieurs obus étaient déjà passés, au-dessus de l'église, avec le fracas d'express roulant sur un pont de fer. L'office n'en avait pas moins continué à se dérouler avec une sereine tranquillité.

« Mais en voici, me raconte mon capitaine, un qui, tombant cette fois sur l'église, éventre l'abside, du côté de l'Evangile, pour éclater dehors en nous éblouissant de son affreuse lumière. Une pauvre vierge de plâtre s'émiette à terre. Nous sommes couverts de poussière et de plâtras. Il n'y a heureusement pas de blessés. Chacun est demeuré à sa place. C'est à

peine si le dialogue du prêtre et du servant s'est une seconde arrêté pour reprendre plus clair, plus persuasif si l'on peut dire. Je n'ai pas eu la moindre émotion. Le prêtre descend maintenant les degrés de l'autel; il se dirige vers la grille du chœur. Il nous parle. Il cite un verset de l'office du jour: « *Requiem æternam dona eis, Domine et lux perpetua luceat eis* » (Donne-leur le repos éternel, Seigneur, et que la lumière éternelle luise sur eux). Puis il commence son sermon par ces paroles: « *La lumière de l'obus qui nous étendra sera pour nous le commencement de la lumière éternelle.* » Eh bien! je vous avoue qu'à ce moment j'ai éprouvé un étrange frisson que tout à l'heure je n'avais pas ressenti en présence de l'effroyable fulguration de l'obus, quand la mort nous avait frôlés d'une façon cependant si évidente.

» Le prêtre nous parla ensuite de nos familles, de nos morts dont c'était la fête, de la France qu'il fallait sauver. Puis l'office continua. Aucun autre obus d'ailleurs ne l'interrompit. Un soldat chanta le divin *Panis angelicus*, de César Franck. Et à la fin, sur l'invitation de l'aumônier, nous entonnâmes la *Marseillaise*, le seul cantique que nous sachions tous; une *Marseillaise* vengeresse, qui ne semblait pas seulement un chant de citoyens, mais un appel terrible d'archanges guerriers.

« *Et lux perpetua luceat eis.* »

« Depuis, je vous assure que je n'ai jamais pu me rappeler sans frissonner les paroles du prêtre: *La lumière de l'obus qui nous étendra sera le commencement de la lumière éternelle.* C'est peut-être la première fois que j'ai eu vraiment peur... J'ai éprouvé, ce jour-là, le frisson de l'inconnu éternel. »

Georges Le Cardonnell.

## Ce que l'on dit

### En attendant...

Il a été créé, depuis quelque temps, à Paris, une petite parlotte, qui a pour but « de rechercher les causes de la guerre, en se plaçant au point de vue de la plus haute impartialité ».

Les braves gens qui composent cette parlotte sont, sans doute, animés d'excellentes intentions, mais ils auraient, sans aucun doute, mieux fait de rester chez eux.

Je dis qu'ils sont animés des meilleures intentions : on ne saurait croire, en effet, qu'ils se réunissent pour autre chose que pour confirmer ce que sait le monde entier, ce que savent les neutres, qui doivent être, actuellement, les seuls témoins impartiaux qu'on puisse reconnaître, sauf ceux qui collaborent, pour des motifs intéressés, à la propagande germanophile : 1° Que ce sont les Empires du Centre qui ont déclaré cette guerre, en ont pris l'initiative contre la Russie; 2° Que c'eût été un crime, une lâcheté, une malhonnêteté sans excuses, de la part de la France, de manquer à la parole qu'elle avait donnée à la Russie; et, que si elle l'eût fait, elle eût disparu, non seulement du nombre des grandes nations, mais des nations tout court.

Je suppose donc que les membres de cette parlotte ont pour unique objet de faire apparaître, avec plus de clarté, cette évidence.

Mais de quels documents se peuvent-ils servir? Les archives de l'Allemagne et de l'Autriche leur sont-elles ouvertes? Et quelqu'un croira-t-il à une impartialité qu'à peine nous voyons naître dans l'appréciation des guerres du premier empire? Par contre, la foule, la foule française, qui raisonne sur des données de pur bon sens, ne dira-t-elle pas : « Comment? On s'assemble pour creuser la vérité? Elle n'est donc pas claire? »

Les innocents de cette parlotte ne sont donc pas, peut-être, tout à fait inoffensifs.

Pierre Mille.

Il est un académicien... qui connut, voici quelques années, une heure de vogue et dont la célébrité déclina rapidement. Le fait n'a rien d'étonnant en lui-même, ni peut-être même de rare; mais ce qui est très particulier, c'est le supplice infligé à cet immortel malheureux : il est bouquiniste... Or, lorsque, sortant de l'Institut, il fouille « les boîtes » du quai, il est rare qu'il ne découvre pas quelque livre de lui, dûment « dédicacé » et que l'ingrat et irrévérencieux ami a revendu à la brocante. L'académicien rachète... rachète... pieusement. Mais cette piété lui

coûte cher. Le bouquiniste fait l'article... c'est un métier :

— Oh! monsieur! Un volume de X... et avec une dédicace... Un volume de X...!

Et l'infortuné X..., à la fois flatté et désolé, emporte le « bouquin » qui fut « lâché » par un admirateur — mais qui en a retrouvé un autre!

\*\*\*

Mets de poilus. — Nous avons signalé naguère le *hérisson aux pissenlits* et l'*hermine aux radis*. On nous signale un plat plus simple, un peu inhabituel cependant : la *pie aux navets*.

Un bon conseil : tâchez, si vous êtes seulement deux ou trois, d'avoir au moins deux pies. La pie, en effet, n'est pas seulement menteuse dans les fables. Elle trompe son monde aussi dans la casserole où, à la cuisson, elle devient « moins que rien ».

Prenez la précaution d'abord de la faire bouillir longuement. Le bouillon, d'ailleurs, est utilisable. Une fois attendrie par l'ébullition, la pie pourra, sautée dans la poêle, avec pas mal d'épices, fournir un plat délectable.

Les navets ne s'imposent pas. Mais si nous les indiquons ici, c'est que c'est exactement ainsi qu'on mangea ce plat nouveau dans la forêt de Parroy. On choisit les navets peut-être parce qu'on n'avait pas d'autre légume sous la main.

Enregistrons donc la recette, telle que, en la respectant. C'est de l'histoire...

\*\*\*

Lorsque, après la guerre, les territoires actuellement occupés seront libérés de l'abjecte présence, on peut prévoir que le tourisme mondial confluera vers ces champs glorieux. Il est impossible de penser à l'aise et avec confort ces voyageurs venus de tous pays. La question de l'hôtel se pose. Une seule réponse peut y être faite. En venant visiter les tranchées et les villages, les Américains voudront voir des trous, des ruines, beaucoup plus que des palais. Mais que n'ajouterait-on, alors, au pittoresque de leur excursion, en les logeant, sur place, dans des baraquements militaires?

Notre confrère *La Renaissance* ouvre une intéressante enquête sur ce thème économique de première importance et dont l'heure viendra.

Gageons que les touristes accourus pour vivre où vécut le poilu ne détesteraient pas de vivre un peu de son existence, au moins entre 7 heures du soir et 7 heures du matin, sous les grandes tentes blanches.

\*\*\*

En ce temps de prouesses aériennes où nos aviateurs contredisent dans le ciel, par de si brillantes actions d'éclat, la gloire prématurée des Fokkers et autres Taubes de Bochie, il n'est peut-être pas inutile de rappeler d'où vient précisément ce nom de Fokker, dont les Allemands voulurent nous faire un épouvantail.

M. Fokker, dont l'oiseau, tout compte fait, démarque notre Morane, est le fils d'un riche industriel hollandais, et il vient d'entrer dans sa vingt-quatrième année.

A l'âge de 18 ans, il fit son premier voyage en Allemagne, monté à bord du yacht de son père, qui devait participer aux régates de Kiel. Entré en relations avec divers aviateurs, le jeune homme se passionna pour les miracles de l'aile et en peu de mois les Germains discernèrent en lui de rares aptitudes, qu'ils exploitèrent tout aussitôt en prodiguant au jeune étranger toutes les faveurs, tous les honneurs. Charmé, flatté, englué, Fokker travailla pour le roi de Prusse. Sa dernière... invention est l'appareil qui porte son nom.

\*\*\*

C'est exactement l'année dernière, à cette époque, qu'un poilu de l'Yser demanda à son capitaine une permission de huit jours pour aller se marier dans son pays. L'officier apprécia la requête, mais fit valoir qu'en ce moment on avait, comme il dit, « d'autres chiens à fouetter ». — « D'ailleurs, mon ami, sachez prendre patience. Tenez, si vous voulez reporter votre projet à un an, je vous donnerai quinze jours de permission au lieu de huit. »

Le poilu ne tenait peut-être pas si absolument à se marier que l'offre d'une « gratte » de huit jours supplémentaires ne lui semblât bien préférable. Il opta et ne parla plus de ses projets d'union. L'autre matin, cependant, et les 365 jours écoulés, il s'en fut retrouver le capitaine et reparla de mariage.

— Parole donnée, parole tenue, répondit le chef, vous partirez demain. J'espère que, pendant cette année d'attente, vous avez pu, tout à souhait, éprouver la fidélité de votre future?

— Oui, mon capitaine, répondit l'homme, mais... ce n'est pas la même que l'an passé.

Le Veilleur.



# LA BATAILLE CONTINUE AUTOUR DE VERDUN

## LA TACTIQUE ALLEMANDE

Depuis quatre jours que les Allemands poussent leur offensive devant Verdun, il ne peut subsister de doute sur la tactique qu'ils emploient. Elle est fort simple.

Dans toute bataille, l'obstacle formé par les troupes de l'adversaire peut être enfoncé directement ou tourné. L'art militaire de tous les temps a reposé sur ces deux méthodes, que d'ailleurs l'armement, la disposition des lignes et la configuration du terrain subdivisent en un nombre indéfini de procédés particuliers.

La seconde méthode a l'avantage de substituer dans une large mesure la manœuvre au choc, par suite, d'obtenir le résultat cherché avec des pertes beaucoup moindres. C'est celle des grands capitaines, qu'ils se nomment Hannibal, César, Condé ou Napoléon.

Les Germains, par instinct, ont toujours préféré la première méthode, qui convient mieux à leur tempérament brutal : Tacite signale déjà leurs formations en coin et la violence de leurs assauts. Au dix-neuvième siècle, instruits par l'expérience des guerres de Napoléon, ils ont adopté le mouvement tournant ou débordant dont ils ont fait, conformément à leur manie du système, une règle sans exception.

Ils ont appliqué cette règle avec succès en 1870. En 1914, elle ne leur a réussi ni contre nous, ni contre les Russes, parce que nos armées ont su répondre à leur mouvement par un mouvement parallèle et que celles des Russes se sont dérobées en temps utile.

C'est pourquoi ils sont revenus à leur méthode nationale, qui, sous le commandement de Mackensen, leur a procuré, l'été dernier, la rupture du front russe. Ils viennent de l'essayer contre nous.

Il s'agit bien, en effet, d'une masse d'attaque qui, par sa pression sur un seul point, doit provoquer l'éclatement du front et, par suite, le recul de toute la ligne de part et d'autre de la région attaquée.

Si le secteur septentrional a été choisi pour cette ruée, c'est parce qu'il est nettement isolé, à l'est et à l'ouest, par les marais de la Voëvre et le cours de la Meuse. Cette configuration du terrain, qui ôte à l'ennemi la faculté de combiner d'autres mouvements avec celui de son

attaque, devait nous empêcher également de menacer sa progression par des attaques de flanc contre le couloir ainsi délimité.

L'opération a été conduite par tous les moyens de la guerre aggravés de ce mépris de la vie humaine

dont les Allemands ont donné déjà tant de preuves. Elle n'a pas encore fourni à l'ennemi les avantages espérés. Nos lignes ont été reportées en arrière, mais leur résistance n'a pas diminué ; les nouvelles positions que nous occupons entre Champ-neuveville et le sud d'Ornes, sur une ligne de hauteurs boisées, sont aussi fortes que les précédentes et non moins solidement organisées. D'autre part, si les attaques de flanc sont difficiles, les tirs de flanquement que nous sommes en mesure d'exécuter depuis nos positions de la rive gauche de la Meuse ne peuvent manquer de gêner considérablement la progression de l'ennemi.

Il a marqué, la nuit passée, un temps d'arrêt qui s'explique par la nécessité de reprendre haleine après de si rudes assauts. La bataille est loin d'être terminée. Nous n'en avons vu guère que la première phase. Plus d'une variation est encore à prévoir, dans l'un et l'autre sens, avant que les deux fronts soient fixés par un nouvel équilibre.

Jean Villars.

LE GÉNÉRAL HERR



## L'armée allemande, en ce moment, donne son effort maximum

Tous les renseignements qui nous parviennent sont d'accord sur un point : c'est que l'offensive allemande — nous parlons surtout de celle qui a Verdun comme objectif — a été longuement et soigneusement préparée.

Tout le prouve : les effectifs engagés, la préparation d'artillerie, qui fut pour ainsi dire sans précédent dans cette guerre, si fertile cependant en exemples de bombardement effroyables, et la double présence du kaiser et du kronprinz.

Le kronprinz a toujours commandé l'armée qui est en face de Verdun. A en croire le *Daily Mail*, le kaiser lui aurait donné comme collaborateur et comme conseiller le vieux maréchal von Haeseler.

Celui-ci, qui a commandé à Metz et connaît bien la région, songe à recommencer sur notre front la tactique des attaques en masse sur un espace étroit, qui a réussi à Mackensen sur le front russe.

C'est pourquoi la fleur de l'armée allemande est rassemblée entre Brabant-sur-Meuse et Herbebois.

D'après d'autres renseignements, le kronprinz espère trouver dans cette bataille son bâton de maréchal.

Quant au kaiser lui-même, il ne cesse d'adresser à ses soldats des discours plus enflammés que jamais ; il les encourage journellement et les presse de ne pas céder avant d'avoir battu l'adversaire.



GÉNÉRAL VON HAESSELER (Photo Schoumof.)

## La presse anglaise est optimiste sur l'issue de la bataille

Sous le titre : « Merveilleuse attitude des Français », notre confrère le *Daily Mail* écrit :

« Après quatre jours de bataille furieuse, nos courageux alliés ont maintenu le front intact et combattu magnifiquement. »

Le journal rappelle la défense du général Sarrail qui, malgré l'infériorité numérique des hommes et de l'artillerie, rejeta l'armée du kronprinz, commandée en fait par un des meilleurs officiers allemands.

« Si le général Sarrail, malgré les difficultés, a pu défendre ses positions, nous pouvons être certains, conclut le journal, que son successeur, avec une artillerie imposante, fera au moins aussi bien. »

Le *Daily Telegraph* n'a pas moins de confiance. L'attaque de Verdun s'explique, d'après notre confrère, par un vif désir d'impressionner les neutres :

« Il est bizarre, dit ce journal, que les Allemands s'attaquent à une position aussi forte que Verdun, mais nous ne devons pas oublier que c'est le kronprinz qui commande : rien ne doit donc nous étonner. Nous avons confiance dans la force de nos alliés français ; lorsqu'ils attaqueront, ce sera une toute autre affaire. »

Le *Times* estime que les succès locaux des Allemands sont sans importance. Il ajoute :

« Suivant nos informations, nos alliés français sont plus confiants, et ils sont enclins à envisager l'attaque allemande avec une satisfaction considérable. »

D'après notre correspondant parisien, les raisons qui ont décidé les Allemands à attaquer Verdun seraient d'ordre dynastique. Le kaiser est présent là-bas. Le kronprinz commande en chef la fleur des troupes du front occidental, mais la direction réelle des opérations est exercée par un autre : probablement par le général von Bothmer, qui a pu être rappelé du front oriental.

« Nous partageons la confiance des Français, mais cette confiance dans le résultat ne signifie pas que l'attaque allemande ne doive point être envisagée avec une certaine anxiété. »

HUERTA, BOY-EDD AND C<sup>o</sup>

## Un scénario allemand qui devait révolutionner les deux Amériques

Un de nos amis, rentré dernièrement du Mexique, après un séjour aux Etats-Unis, nous apporte de curieux renseignements, qui jettent un jour nouveau sur les agissements allemands de l'autre côté de l'Atlantique.

Toujours compliqués dans leurs manœuvres, les Allemands avaient imaginé, au milieu de l'année 1915, d'entraver la liberté du commerce des Etats-Unis avec les Alliés, en fomentant une révolution au Mexique. L'intrigue fut menée à Barcelone où résidait alors l'ancien président Huerta. On n'ignore pas que cette ville, voisine de la frontière française, est, pour l'espionnage et la propagande de nos adversaires, une citadelle de choix.

Le général Huerta, qui cherchait alors des bailleurs de fonds pour tenter de nouveau la chance

des armes dans son pays, fut, de plus ou moins bon cœur, peu importe, engagé dans une société d'agents officieux du kaiser, qui lui persuadèrent de repartir pour l'Amérique ; il se rendit donc à New-York, où il fut immédiatement « pris en mains » par les correspondants des Allemands de Barcelone et mis en relations avec les personnages les plus officiels de la représentation allemande aux Etats-Unis.

Le plan d'action, dont le rédacteur le plus assidu fut l'attaché militaire Boy-Edd, consistait à réunir sur des

points choisis de la frontière nord-ouest du Mexique huit à dix mille fusils, avec les munitions correspondantes ; des volontaires allemands — jeunes gens que les croisières des Alliés avaient retenus en Amérique — seraient les instructeurs d'une armée qui se formerait facilement, pensait-on, dans ces provinces éloignées des capitales mexicaines ; le général Huerta, au jour fixé, paraîtrait pour se mettre à la tête du mouvement.

Tout alla bien, d'abord ; le capitaine Boy-Edd avait organisé une véritable fabrique de passeports, dont les seuls utiles étaient à destination du Mexique ; les autres servaient à détourner les soupçons de la police américaine. Un voyage circulaire, d'apparence tout à fait inoffensive, devait conduire le général Huerta dans diverses villes de l'Ouest, et lui permettre d'admirer l'exposition de San-Francisco.

Cette dernière ville était un des relais, tout à fait bien monté, de la propagande allemande ; on n'a pas oublié que, ces jours derniers, un des attachés du consulat allemand fut l'objet de plaintes très vives des autorités locales : c'était un des meilleurs auxiliaires de Boy-Edd ; par ses soins, des cargaisons d'armes auraient été expédiées

dans des ports mexicains du Pacifique et toute une légion germanique était, par petits paquets, dirigée vers les mêmes points. Au milieu de juillet 1915, le succès paraissait certain ; Huerta était prêt à partir ; deux banquiers germano-américains de New-York et un de leurs amis, appartenant au monde diplomatique, avaient réglé le scénario et fourni les fonds nécessaires aux principaux acteurs.

Comment le complot fut-il découvert ? Ici, les avis diffèrent ; selon les uns, l'attention de la police fut attirée par l'insistance suspecte du capitaine Boy-Edd à réclamer certains passeports ; suivant d'autres, des auxiliaires subalternes d'une ville voisine de New-York, se trouvant mal partagés, auraient vendu leurs complices ; d'autres encore disent que l'éveil fut donné à un familier du président Wilson par le général Carranza lui-même, le rival heureux de Huerta : Boy-Edd lui aurait offert de collaborer à la restauration de



BOY-EDD



HUERTA



Huerta, précisant que l'Allemagne avait la volonté et les moyens de faire triompher cette cause...

Bref, des détectives furent attachés au général Huerta... et à plusieurs autres suspects. On laissa le général partir pour San-Francisco, ainsi qu'il l'avait annoncé; mais quand on vit qu'il obliquait vers le sud-ouest et s'apprêtait à passer la frontière mexicaine on l'arrêta et le gouvernement américain lui offrit (fin juillet) l'hospitalité d'une de ses forteresses : c'est là qu'il est mort, en décembre.

L'intérêt des Allemands était évident : inquiéter les Etats-Unis par une révolution au Mexique, paralyser ainsi le trafic des armes et des munitions avec les puissances alliées, préparer un empire germano-latin dans l'Amérique centrale, si les choses tournaient bien. On n'aurait plus, dès lors, parlé aux Etats-Unis de la *Lusitania*, ni de la guerre sous-marine. Le coup a raté. Boy-Edd, démasqué, fut rappelé en Allemagne; les libustiers allemands partis pour le Mexique durent se borner à d'insignifiants débarquements, etc... le général Carranza fut reconnu par les Etats-Unis. Mais M. Wilson, qui a beaucoup vu, ces jours-ci, le comte Bernstorff, se prend à croire que les Allemands n'ont pas le goût de recommencer.

Louis Bacqué.

### Le président Wilson reste ferme contre les germanophiles du Congrès

WASHINGTON. — L'attitude du président Wilson déconcerte les germanophiles du Congrès; la déclaration « qu'il entend rompre les relations diplomatiques avec l'Allemagne si une seule existence américaine est perdue du fait du torpillage par un sous-marin allemand d'un navire armé ou non portant des passagers » a soulevé des protestations et provoqué le dépôt de projets de loi par des représentants germanophiles; la même manœuvre est menée dans l'une et l'autre Chambre, mais le président tient bon. Il est d'ailleurs soutenu par la majorité des parlementaires et de l'opinion publique. Il a averti ses adversaires que sa patience est lassée par les négociations avec l'Allemagne, au sujet de la campagne sous-marine et qu'il ne supporterait pas plus longtemps l'accusation de timidité portée contre le gouvernement.

Les démocrates dissidents, tels que M. Gore, font le jeu du comte Bernstorff, en essayant de faire voter une loi avertissant les Américains de ne pas s'embarquer sur des navires armés. Ils excusent leur attitude envers le président par la crainte d'une rupture avec l'Allemagne. Mais il est peu probable que leur complot réussisse. On se demande d'ailleurs comment pourrait, constitutionnellement, être proposée une loi tendant à restreindre une liberté individuelle des citoyens.

A propos de ces incidents, le *Times* écrit « qu'il faut au président toute son énergie et toute son autorité pour anéantir le complot tramé à l'intérieur et à l'extérieur du Parlement. Le poison de la détestable propagande allemande essaie de créer la discorde et de rendre le gouvernement impuissant au moment critique, mais le président est appuyé par le pays et il est probable que les conspirateurs seront chassés de leurs circonscriptions aux prochaines élections.

Une manifestation très symptomatique est la constitution d'un groupe d'armateurs des Etats-Unis qui, dans le dessein de faciliter aux Alliés la solution de la crise des frets, achèteraient une flotte de dix-huit navires, pour faire le commerce entre l'Atlantique, le nord de la Russie et l'Extrême-Orient.

### Le Portugal saisit les navires allemands internés dans ses ports

Le gouvernement portugais a pris une importante décision. Trente-six navires allemands et autrichiens internés dans le Tage depuis le commencement de la guerre ont été réquisitionnés par le gouvernement portugais, qui a mis à leur bord des équipages portugais. Cette mesure a été prise conformément à une loi du 7 février prévoyant les besoins de transport, et aussi parce que le gouvernement craignait l'évasion des bâtiments austro-allemands.

Toutes les précautions avaient été prises pour arrêter toute tentative de résistance. Cependant, le navire allemand *Ochkeeldt*, qui était à l'ancre à Funchal, île Madère, est parvenu à s'enfuir.

Aussitôt la prise de possession des navires allemands internés dans les ports, la réquisition en a été notifiée aux armateurs ou consignataires. Le gouvernement portugais en a avisé également le gouvernement allemand : son intention est d'indemniser les propriétaires, lorsque l'emploi de leurs bateaux ne sera plus nécessaire.

Le *Journal officiel* publie deux nouveaux décrets au sujet de l'urgence nécessaire de commencer les travaux concernant le service des transports sur les navires réquisitionnés. Une commission a été nommée à cet effet.

## COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 25 Février (572<sup>e</sup> jour de la guerre)

**QUINZE HEURES.** — En Argonne, à l'est de Vauquois, nous avons exécuté de nouveaux tirs sur des ouvrages ennemis dans la région du bois de Cheppy.

**Activité intermittente de l'artillerie** entre Malancourt et la rive gauche de la Meuse.

**La canonnade a continué, avec moins de violence, dans la région au nord de Verdun. L'ennemi n'a dirigé aucune attaque sur nos positions au cours de la nuit. Nous sommes établis sur une ligne de résistance organisée en arrière de Beaumont, sur les hauteurs s'étendant à l'est de Champneuve, au sud d'Ornes.**

**Nuit calme sur le reste du front.**

**VINGT-TROIS HEURES.** — En Champagne, dans la matinée, nous avons attaqué et enlevé un saillant ennemi au Sud de Sainte-Marie-a-Py. Au cours de cette action, nous avons fait trois cents prisonniers, dont seize sous-officiers et cinq officiers.

**En Argonne, tirs de destruction efficaces sur les organisations allemandes au Nord de La Harazée.**

**Dans la région au Nord de Verdun, la neige est tombée en abondance au cours de la journée. L'activité des deux artilleries est toujours d'une extrême intensité sur tout l'ensemble du front et principalement à l'Est de la Meuse, où le combat se poursuit avec le même acharnement. Plusieurs attaques allemandes à gros effectifs, menées avec une violence inouïe sur la cote du Poivre, sont restées sans succès. Une autre attaque sur nos positions du Bois de la Vauche a été également arrêtée. A l'Ouest de la Meuse, aucune action d'infanterie.**

**Dans les Vosges, duel d'artillerie dans la vallée de la Fecht.**

### Les parlementaires anglais à Bordeaux

BORDEAUX. — Le Comité bordelais de l'Union franco-britannique a offert à midi un déjeuner en l'honneur de la délégation des parlementaires franco-anglais. M. Daniel Guestier, président de la Chambre de commerce, présidait, entouré de M. Charles Gruet, maire, et de M. le général Marbail commandant la 18<sup>e</sup> région, MM. Astier, sénateur de l'Ardeche, Chaumet et Ballande, députés de la Gironde, y assistaient également.

Au dessert, M. Guestier a pris le premier la parole en anglais, puis en français, pour souhaiter la bienvenue à ses hôtes.

Lord Karrowby lui a succédé, affirmant l'effort immense réalisé par l'Angleterre au cours de l'effroyable guerre actuelle et souhaitant que les relations commerciales entre les deux nations se resserrassent encore après la paix.

M. Stuart Wortley, au nom de la Chambre des Communes, a pris ensuite la parole en ces termes :

« Votre sainte et belle terre de France a été violée par l'envahisseur, mais soyez-en assurés, votre guerre est notre guerre, votre défense est notre défense et nous avons le même désir que vous d'expulser l'ennemi et d'en faire bientôt le payeur humilié de la « douloureuse » du lendemain. »

A son tour, M. T. P. O'Connor, député irlandais, s'est félicité de voir l'union sacrée réalisant en France comme en Angleterre l'union de tous les partis en vue de la victoire, car personne, dit-il, ne tolérerait de ce côté-ci du détroit ou de l'autre une paix honteuse.

### Youan-Chi-Kai ajourne son couronnement

PÉKIN. — Le *Journal officiel* de Pékin publie un décret de Youan-Chi-Kai en date du 23 février, par lequel il ajourne sine die la date de son couronnement, en raison de la situation troublée des provinces.

L'effort révolutionnaire a été enrayé par l'arrivée de nombreuses troupes gouvernementales venues du Nord. Les insurgés cependant tiennent toujours Saei-Fou malgré les efforts répétés faits pour le leur reprendre.

L'armée du Seu-Tchouan semble incliner pour les révolutionnaires, mais, jusqu'à présent, les defections sont peu importantes.

De nombreuses bandes de brigands opèrent sous

## LE GÉNÉRAL SARRAIL invite le roi de Grèce à visiter le front de Salonique

ATHÈNES. — Le général Sarrail, lors de sa visite à Athènes, a invité le roi à visiter personnellement le camp retranché de Salonique.

On mande d'Athènes au *Daily Chronicle* : « M. Skouloudis, parlant des impressions que lui a laissées la visite du général Sarrail, montre une grande satisfaction personnelle et se déclare très touché des sentiments de cordiale amitié que lui a exprimés le général commandant les forces françaises à Salonique. « Je considère, a-t-il ajouté, » notre entrevue comme d'une importance primordiale, mais je ne puis, à mon grand regret, » entrer dans les détails de notre conversation, » Vous pouvez toutefois tenir pour certain et répéter qu'elle portera sûrement des fruits précieux, non seulement pour la Grèce, mais aussi » pour les puissances de l'Entente. »

Le général Moschopoulo, qui commande le 3<sup>e</sup> corps d'armée grec à Salonique, a fait à un rédacteur de l'*Indépendant* des déclarations intéressantes sur la situation des Alliés à Salonique. Les fortifications, dit-il, ont été exécutées d'après les dernières données de l'art stratégique; Salonique sera le camp retranché le plus formidable du monde.

De cette conversation, on doit retenir aussi ce qui suit :

« Je suis fort content de voir nos rapports avec les Alliés devenir plus étroits. Les troupes anglo-françaises et les troupes grecques doivent vivre en parfaite intelligence, dans l'intérêt de la Grèce et de l'Entente.

« Une détente est de bon augure, elle permettra de dissiper définitivement les malentendus et de raffermir nos relations.

« Le roi m'a envoyé un télégramme m'ordonnant d'accorder toutes facilités aux Alliés, soit pour leur transport, soit pour leur ravitaillement. »

### LA ROUMANIE AU CARREFOUR

BUCAREST. — Le voyage de M. Filipesco à Pétrograd continue à être l'objet de nombreux commentaires en Roumanie, d'autant qu'il coïncide avec l'annonce de changements dans le commandement des armées et de l'augmentation des effectifs roumains.

A partir d'Ungheni, un train spécial russe sera mis à la disposition de M. Filipesco, que M. Sazonoff recevra personnellement dès son arrivée à Pétrograd.

#### Vains efforts de la propagande allemande

BUCAREST. — M. Xenopol, sénateur, ancien ministre, a déclaré que la lutte se poursuivait, acharnée, entre la Fédération unioniste réclamant la guerre contre l'Autriche-Hongrie, et les partisans de MM. Carp et Marghiloman, soutenus par les Allemands, qui demandent l'intervention de la Roumanie aux côtés des puissances centrales. Malgré la propagande allemande et l'œuvre de corruption effrénée, le courant national se dessine en faveur de la Fédération unioniste.

A la tribune du Sénat et de la Chambre, on a signalé le danger de cette propagande, on en a cité de nombreux exemples, notamment celui de M. Scelliano, président de l'Union des syndicats agricoles, qui a touché une commission d'un million et demi de francs pour faciliter aux Allemands l'achat de céréales. Ce fait est sévèrement jugé.

Dans le Dobroudja, province orientale de la Roumanie, des résidents bulgares ont envoyé au gouvernement de Sofia une adresse mettant à sa disposition 15 à 20.000 wagons de céréales. Cette nouvelle a produit dans les milieux roumains une pénible impression; car des renseignements autorisés signalent la présence dans la Dobroudja, de nombreux agitateurs bulgares et turcs travaillant la population et demandant que la Dobroudja roumaine fasse retour à la Bulgarie.

#### Les pertes comparées des marines marchandes

LONDRES. — Le *Daily Telegraph* publie des statistiques établissant que l'Angleterre a perdu pendant la guerre 485 navires marchands, d'un tonnage total de 1.506.415 tonnes; les Alliés en ont perdu 167, jaugeant ensemble 282.178 tonnes.

Ces navires sont détenus dans les ports ennemis, ou ont été détruits ou capturés par l'ennemi, ou bien ont été coulés par des mines ou des explosions.

D'autre part, l'Allemagne a perdu 601 navires d'un jaugeage total de 1.276.590 tonnes; l'Autriche 80 navires jaugeant 267.664 tonnes.

Quant à la flotte turque, composée de petits navires, elle a été presque entièrement détruite par les Russes.

Enfin, les neutres ont perdu 736 navires marchands, d'un jaugeage total de 441.472 tonnes.



# DERNIÈRE HEURE

## Les intrigues allemandes au Maroc

On lit dans les *Daily News* :

Bien avant le mois d'août 1914, les Allemands avaient tout préparé en vue de faire déclarer la guerre sainte au Maroc et de renverser le protectorat français. Le but auquel aspiraient les Allemands a été exprimé par l'un d'eux dans les termes suivants :

« S'il y a la guerre, nous devons nous arranger pour que pas un seul Français ne puisse quitter vivant la Chaouïa. »

Pour exécuter cette simple formule avec le massacre général de civils, femmes et enfants qu'elle impliquait, les Allemands avaient soigneusement élaboré leurs plans. Tout prétendant au trône de l'empire chérifien, tout chef mécontent et tout fanatique religieux devaient être munis d'argent et d'armes. Seulement, comme de coutume, en dépit de la parfaite préparation, la psychologie allemande fut en défaut et ne sut pas estimer la valeur de la force matérielle et morale de la domination française, qui permit de faire régner l'ordre et la paix au Maroc.

## Le nouveau corsaire allemand

SANTA-CRUZ-DE-TÉNÉRIFFE. — Le commandant d'un des bateaux coulés par le croiseur allemand, et dont l'équipage vient d'être débarqué par le *Westburn*, déclare que le croiseur en question est un vaisseau de 2.000 à 2.500 tonnes net; il porte au moins six canons de sept pouces, deux tubes lance-torpilles et de nombreuses mines; les Allemands prétendent qu'il peut filer dix-sept nœuds; l'équipage compte deux cents à deux cent cinquante Allemands sous le commandement du capitaine von Eu Donah. Il semble avoir été construit pour porter des cargaisons de nature périssable.

Les marins de l'équipage du *Luxembourg*, également débarqués par le *Westburn*, racontent qu'ils furent pris à environ 70 milles au sud de l'île de Fernando-Noronha; ils ont été bien traités à bord du croiseur allemand. A bord du croiseur *Westburn*, ils étaient gardés par sept Allemands de l'équipage du croiseur, armés de grenades.

Le *Westburn* avait une cargaison de 5.000 tonnes de charbon.

## Marseille fait d'émouvantes funérailles à un héros serbe

MARSEILLE. — Cet après-midi ont eu lieu à l'hôpital militaire, au milieu d'une affluence considérable, les obsèques du colonel serbe Yousan Ougrinovitch décédé à la suite d'une maladie contractée pendant la dernière campagne. Le colonel Ougrinovitch était entré le premier à Andriopol en 1913 et, pendant la guerre actuelle, avait défendu Nieh jusqu'au dernier moment.

Les obsèques ont revêtu un caractère grandiose. Toutes les troupes de la garnison étaient représentées et l'étendard des hussards était voilé de crêpe.

L'armée anglaise était également représentée par un détachement de soldats anglais et indiens en armes.

## Le prince de Salm-Salm déclare avoir été bien traité à Gibraltar

BERNE. — Le prince héritier de Salm-Salm, qui a été retenu longtemps prisonnier à Gibraltar, vient d'arriver à Berlin. Interrogé par un journaliste sur la façon dont il avait été traité pendant sa captivité, il a répondu :

« J'ai été traité d'une façon normale. Les bruits qui ont couru sur mes souffrances ont été très exagérés. J'ai me suis trouvé avec des prisonniers civils, des commerçants, des officiers et j'ai été traité comme eux. Il n'est pas exact que les paquets que la reine-mère m'a adressés aient été interceptés. Je les ai tous reçus. »

## Le nouveau séjour de la famille royale du Monténégro

BORDEAUX. — La résidence du roi de Monténégro serait à Mérignac, près de Bordeaux.

On ignore quand arrivera le souverain, diverses installations étant nécessaires dans les immeubles.

## Les Russes prennent d'assaut Ispir, dans le Caucase et Sakhne et Kachan en Perse

FRONT DU CAUCASE

Nos troupes ont pris d'assaut la ville d'Ispir. La poursuite de l'ennemi dans les régions d'Erzeroum et de Khny continue.

PERSE

Dans la région de Kermanshah, nos troupes ayant délogé l'ennemi de ses positions dans la montagne, ont occupé la ville de Sakhne et pris quatre canons. Au sud de Téhéran, nos troupes sont entrées dans la ville de Kachan.

PÉTROGRAD. — Communiqué du grand état-major.

FRONT OCCIDENTAL

Dans le secteur de Riga, violent feu réciproque dans la région au sud-est de l'île Dalen.

Près de Dvinsk, hier, on signale un feu très vif, de part et d'autre, près d'Illux et au sud de Garbounovka.

Dans la région à l'ouest de Koukhotzkavokia, au sud-ouest de Pinsk, nos éclaireurs, surmontant de larges réseaux de fil de fer, ont anéanti un poste ennemi et ont fait des prisonniers.

En Galicie, dans la région des villages de Gliadkj et de Vorobierka et près de Nihaltche, un combat engagé continue à l'aide de grenades à main et de bombes pour l'occupation d'entonnoirs.

MER NOIRE

Nos torpilleurs, dans la région de Sinop ont anéanti quatre voiliers, détruit des ponts sur le chemin côtier et battu ou dispersé une caravane de chameaux s'avancant sous la protection de détachements de troupes.

## Un télégramme du tsar au roi d'Italie

ROME. — Au télégramme que le roi d'Italie lui avait adressé à l'occasion de la prise d'Erzeroum, l'empereur de Russie a répondu par le télégramme suivant :

« Je suis très sensible aux félicitations de Votre Majesté pour la prise d'Erzeroum; je profite de l'occasion pour vous remercier du concours prêté par l'Italie, de concert avec la France et l'Angleterre, en vue de l'évacuation de nos vaillants alliés serbes d'Albanie à Corfou. »

» Signé : NICOLAS. »

## Florence acclame le cardinal Mercier

FLORENCE. — Le cardinal Mercier s'est rendu ce matin à Bagno a Ripoli, pour visiter l'Institut des sœurs de la Providence; il a été reçu par le maire et les notabilités parmi lesquelles M. Isidoro del Lungo, sénateur. Le jardin de l'Institut était pavoisé de drapeaux italiens et belges.

Le cardinal a été accueilli par des ovations chaleureuses et des cris répétés de : « Vive la Belgique ! » Après une cérémonie religieuse à la chapelle, une réunion a eu lieu au théâtre de l'Institut, à la suite duquel le cardinal a été acclamé. A 2 heures, il est parti pour Bologne.

## Le communiqué italien

ROME. — (Commandement suprême) :

Sur tout le front, l'activité des artilleries a été entravée par les conditions atmosphériques défavorables.

Sur la hauteur de Santa-Maria (Tolmino), dans la nuit du 24 février, pendant une tempête de neige, nos fractions avancées ont surpris un détachement ennemi qui, avec des vêtements blancs, essayait de s'approcher de nos positions.

L'ennemi a été repoussé, laissant de nombreux cadavres sur le terrain. Nous avons fait quelques prisonniers.

## La Belgique va appeler la classe 1917

LE HAVRE. — Les ministres belges se sont réunis, ce matin, en conseil de cabinet, sous la présidence de M. de Broqueville. Le ministre de la Guerre a décidé d'appeler incessamment la classe 1917 sous les drapeaux. Un décret-loi en fixera bientôt les modalités. Le baron Beyens, ministre des Affaires étrangères a fait un exposé de la situation politique et économique de la Belgique à l'égard des puissances alliées. Cette communication a reçu l'approbation unanime de tous les ministres.

## Le régime de la censure en Allemagne

GENÈVE. — Selon le *Vorwaerts*, M. Stroebel s'expliquant au Landtag de Prusse sur la proposition tendant à la suppression de l'état de siège, a déclaré : « On a défendu aux socialistes de parler, ou plutôt on n'a consenti à leur permettre de parler qu'à la condition qu'ils signeraient une déclaration portant qu'ils regrettaient leur ancien point de vue. »

« Le gouvernement veut exercer une pression sur le socialisme; nous en avons une nouvelle preuve dans l'arrestation de l'ancien député M. Borchardt, à qui on a rendu impossible toute communication avec un avocat : sa femme elle-même ne connaît pas le motif de son arrestation. »

« Quiconque ne pense pas comme le gouvernement est envoyé au front. Plus la guerre durera, plus les luttes sociales et politiques seront ardues. »

« Il est intolérable que sous le couvert de la censure, il soit interdit de dire que dans certains milieux on tire des bénéfices inouïs d'un prétendu patriotisme et que dans ces mêmes milieux on fasse tout pour prolonger la guerre afin de remplir les porte-monnaie. »

« L'interdiction de discuter les buts de la guerre fait naître des illusions dont les résultats sont des circulaires demandant des annexions, des créations de ligues industrielles et commerciales. »

Le discours de M. Stroebel a soulevé une vive émotion.

M. Osten, député conservateur, a attaqué M. Stroebel a essayé de réfuter ses arguments, aux applaudissements de la droite, tandis que la gauche l'interrompait bruyamment.

## L'espionnage allemand en Suisse

GENÈVE. — Une nouvelle entreprise d'espionnage vient d'être découverte à Genève. Elle avait pour théâtre un des principaux palais de la ville, l'hôtel Beau-Rivage, et il faut croire qu'elle avait une certaine gravité, puisque l'un des principaux personnages qui s'y trouvaient impliqués, le maître d'hôtel Joseph Dittort, s'est suicidé en se jetant dans le lac. Le secrétaire et deux sommeliers arrêtés par la police sont actuellement sous les verrous.

## Une opinion suisse sur la bataille de Verdun

GENÈVE. — Commentant la bataille qui fait rage devant Verdun, le *Journal de Genève* de ce soir se demande si la sanglante attaque des Allemands est une simple démonstration destinée à détourner l'attention d'une autre offensive montée sur quelque autre partie du front, ou bien si c'est réellement ce que veulent les troupes du kronprinz, et le journal genevois penche pour la seconde de ces hypothèses.

« Aujourd'hui, dit-il, un second indice semble résulter de la persistance des attaques particulièrement violentes. Elles se succèdent sans arrêt et sont soutenues par un feu d'artillerie également ininterrompu. Il faut donc bien que les effectifs soient importants et que, d'une façon générale, de très puissants moyens aient été réunis pour assurer un succès. On ne comprendrait guère que l'état-major allemand fût résolu à sacrifier ainsi son armée sans l'espoir et la volonté de voir ces sacrifices justifiés par un résultat. »

## Hongrois contre Autrichiens

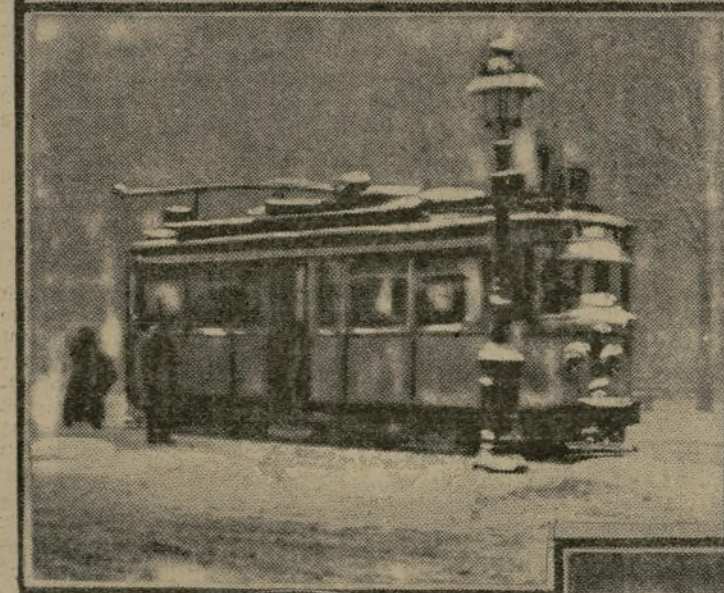
ZÜRICH. — De nouvelles scènes, d'une violence inouïe, se sont déroulées à la Chambre des députés hongroise. Le président du Conseil, comte Tisza, a été injurié par les membres du parti de l'indépendance qui protestèrent, indignés contre l'attitude des officiers autrichiens qui insultèrent, à Pozsony, le drapeau hongrois, et obligèrent les soldats hongrois qui portaient pour le front à jeter les petites oriflammes aux couleurs hongroises.

Le comte Karolyi déclara, au milieu de la plus grande impression, que les mauvais traitements des officiers autrichiens augmentent dans la même mesure que l'héroïsme des soldats hongrois.

Ces manifestations de la haine entre Autrichiens et Hongrois se répètent chaque jour. Les Autrichiens attribuent aux Hongrois le manque de provisions dont souffre l'Autriche. Autrichiens et Hongrois se disputent à présent le butin sur les champs de bataille, et tout récemment les ministres autrichiens furent sifflés pendant leur présentation à Budapest.



# PARIS SOUS LA NEIGE



On peut dire que depuis plusieurs années on n'avait pas vu tant de neige à Paris. Si la chute d'hier ne la joie des petits enfants et des écoliers, elle ne fut pas si parfaitement du goût des citadins. Au reste leur mauvaise humeur ne provenait pas uniquement du gâchis des rues et des avenues, tous pensaient moins à cette petite incommodité qu'aux chers poilus qui, là-bas, soutiennent en ce moment le plus magnifique des combats, eux aussi sous le poudrolement des neiges vosgiennes, face à l'ennemi tenace et impuissant.



## Paris s'est réveillé hier dans un paysage de neige

Les Parisiens se sont réveillés, hier, dans un paysage de neige. Leur première pensée, on peut en être sûr, n'a pas été de surprise joyeuse, mais de solidarité émue : « Comme ILS doivent avoir froid là-bas ! »

De minute en minute la blanche symphonie épaississait le tapis léger qui resta blanc, immaculé, en maints endroits. Les Tuileries et les Champs-Élysées notamment composaient pour le regard étonné un décor de froide féerie. Toutes les branches étaient fleuries de blanc et, au pied des statues emmitouflées dans l'imprévu manteau de cette hermine fragile, les moineaux parisiens posaient une note noire un peu déconcertée.

Ce fut pour les marchands ravitaillant les Halles, pour les voitures de livraison, pour les cyclistes qui sont aussi les oiseaux légers de Paris, une journée difficile, mais les passants s'amusaient, avec la neige, ici et là, comme des écoliers. Il y eut sur les boulevards, de midi à deux heures, de joyeuses « batailles » et une saine dépense d'active bonne humeur.

Les midinettes répondirent à de brusques bombardements par l'envoi de boulets qui ressemblaient à de friables hortensias, à des rhododendrons éclatant mollement au but. L'atmosphère limpide portait plus loin les sonores fusées des rires, et des balcons ripostèrent, cependant que des boutiques étaient assiégées.

Pourtant l'administration ne riait pas et, au service de nettoyage, la mobilisation des travailleurs donnait quelque mécompte. Au lieu des douze cents hommes volants qui eussent été nécessaires, l'embauchage n'en recrutait à midi que cent trente — dont trente femmes — qui furent séance tenante et pour une offensive insuffisante armés de balais et de pelles. Cette pénurie de personnel est-elle symptomatique ? Paris compterait-il moins de misères à secourir par le travail que dans les années précédentes ? Peut-être ! Les allocations ont été une manne pour beaucoup et au surplus la vie parisienne, même dans les classes les plus humbles, est toujours pleine de ces paradoxes.

Vers cinq heures, dans un blanc crépuscule, une longue caravane d'automobiles portant l'insigne crucial de la Croix-Rouge défila sur les boulevards : les jolis rires cessèrent ; la petite guerre prit fin et tous les cœurs se serrèrent en pensant à ceux qui venaient de verser un peu de leur meilleur sang pour la grande. — P. B.

## La chanson de guerre polonaise

Les Polonais de Paris ont pris l'excellente initiative de nous offrir une série de spectacles musicaux afin que le public français — un peu blasé par les ballets exotiques — puisse juger de la profonde culture musicale de la Pologne et actuellement se familiariser avec les chansons de guerre polonaises, aussi émouvantes et pleines de passion que la chanson française elle-même, mais dans une note différente.

Ces soirées ont lieu à l'Ecole des hautes études sociales (section d'Art), où un auditoire brillant et nombreux applaudit le chant et la musique de toute une pléiade d'illustres artistes polonais.

C'est M. L.-M. Rogowski, compositeur et ancien directeur de l'orchestre symphonique de la Société philharmonique de Varsovie, qui a assumé la direction générale de ces spectacles ; il s'est fait connaître lui-même comme pianiste, compositeur et chef d'orchestre, et nous avons pu apprécier sa profonde culture musicale ; il est appelé à jouer un rôle aussi glorieux que celui de son illustre compatriote et collègue, Ignace Paderevski.

Il nous a été donné d'entendre également M. Alfred Lubelski, ténor de la plus haute valeur artistique ; ce qui fait le charme de sa voix, c'est qu'elle est à la fois puissante et douce, sachant devenir caressante et obtenant de vous une sincérité d'émotion qui peut aller jusqu'aux larmes. M. Lubelski jouit en Pologne de la plus enviable popularité.

Mme Hélène de Zarecka possède, elle aussi, une voix superbe ; c'est une artiste qui a devant elle une belle carrière vocale qui sera fort agréablement aidée par les caractères physiques.

D'autres artistes encore méritent d'être cités : ils représentent dignement les magnifiques traditions musicales de la Pologne. De Chopin, de Paderevski et de tant d'autres noms immortels on en passe de l'être.

Sous la direction de M. Rogowski, le chœur polonais exécuta dans sa dernière séance les hymnes nationaux de la Pologne ; ce sont des œuvres d'une rare beauté, émouvante et religieuse ; leur foi profonde ébranle les auditeurs, et on se sent emporté par la vague majestueuse des strophes jusqu'au ciel vers lequel s'élèvent tant de voix qui prient pour la délivrance de la Pologne.

Stéphane Aubac.

## Les orphelins de la guerre

La discussion du projet de loi relatif aux orphelins de la guerre a continué hier, au Sénat, par un grand discours de M. Jenouvrier, auquel a répondu M. Léon Bourgeois, ministre d'Etat et auteur d'une des propositions fondées dans le texte de la commission.

M. Jenouvrier pense qu'il n'aurait peut-être pas été indispensable de discuter, dans les circonstances présentes, un projet susceptible de soulever les controverses les plus vives. Il accepte cependant le débat.

Il faut distinguer entre les orphelins de la guerre qui ont une famille et ceux qui n'ont plus ni mère ni parents. Pour les premiers, il ne faut pas affaiblir la protection familiale, maternelle, qui s'exerce sur eux. Quant aux autres, il faut tout faire pour qu'ils ne tombent pas à la charge de l'Assistance publique.

Le sénateur d'Ille-et-Vilaine reconnaît la nécessité de créer des offices chargés de protéger les intérêts des orphelins de la guerre ; il demande seulement que ces offices aient à leur tête des magistrats au lieu des préfets qui sont des agents politiques. Sous cette réserve, il accepte le projet déposé par le gouvernement.

M. Léon Bourgeois, ministre d'Etat, dit que la dette sociale envers les enfants est une dette de reconnaissance envers les pères.

Le ministre ne pense pas que le projet de la commission soit si différent du projet du gouvernement accepté par M. Jenouvrier. Il s'efforce de rassurer la droite de la Haute-Assemblée sur l'impartialité des offices qui seront appelés à choisir les tuteurs sociaux.

On continuera vendredi prochain.

## A LA CHAMBRE

### L'éternelle question des embusqués

Durant trois heures d'horloge, la Chambre s'est occupée hier des hommes en sursis d'appel dans les établissements privés travaillant pour la guerre.

Elle était saisie, en premier lieu, d'une proposition de résolution de M. Mourier ainsi conçue :

La Chambre invite le gouvernement :

1° A remplacer, dans le plus bref délai possible, par des réservistes de l'armée territoriale, en utilisant d'abord les pères des familles les plus nombreuses et en commençant par les classes les plus anciennes, tous les hommes de l'armée active, de sa réserve ou de l'armée territoriale mis en sursis comme manœuvres dans les usines ou ateliers privés travaillant pour la défense nationale ;

2° A examiner la situation militaire des 60.000 mobilisés au titre « professions diverses » et à leur appliquer la même mesure qu'aux hommes employés comme manœuvres.

A l'appui de sa motion, M. Mourier revint sur les abus auxquels ont donné lieu les sursis et donna quelques chiffres.

Selon lui, il y aurait dans les usines 63.535 mobilisés au titre de professions diverses et 32.180 manœuvres. Parmi ces hommes, se trouveraient des comptables, des cordiers, des chauffeurs d'automobiles dont un grand nombre appartiendraient à l'armée active, à sa réserve et à la territoriale. Rien ne s'opposerait donc à leur envoi aux tranchées et à leur remplacement par des R. A. T.

Après M. Treignier, qui exprima l'avis favorable de la commission de l'armée, M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat aux Munitions, indiqua les mesures envisagées par l'administration de la guerre pour mettre un terme aux abus possibles : remplacement des jeunes manœuvres par des R. A. T. ; revision professionnelle des ouvriers ; renvoi à leur corps des jeunes ouvriers spécialistes des classes 1916 et 1917 lorsqu'il sera possible de les remplacer par des R. A. T. de même capacité professionnelle. La motion de M. Mourier, à laquelle le ministre ne fit aucune opposition, fut ainsi adoptée sans scrutin.

Avec M. Aristide Robert, qui interpellait, la Chambre se trouva ensuite en présence d'un cas particulier : celui d'une usine d'Auxerre dont le fondé de pouvoirs, sergent-major de l'active ; le comptable, âgé de vingt-quatre ans, portés comme tourneurs, échapperaient régulièrement au contrôle des inspecteurs. M. Labrousse signala, de son côté, un agent technique de la 18<sup>e</sup> région convaincu de malversations qui a obtenu de l'avancement tandis que celui qui l'avait dénoncé était renvoyé dans son dépôt, puis sur le front des Vosges. Comme M. Albert Thomas promit de faire une enquête impartiale sur les faits signalés, M. Robert et M. Labrousse se déclarèrent satisfaits et l'interpellation n'eut pas d'autre sanction.

## La reconstitution de l'armée serbe

Voilà un fait sans précédent dans l'histoire : une armée brave et disciplinée, mais démunie d'approvisionnements, bat en retraite devant un ennemi très supérieur en nombre et en armement. Son pays est entièrement envahi, elle continue son exode à travers l'Albanie inhospitalière. De la patrie, il ne reste rien : pas une parcelle de sol, pas un foyer, pas une maison qui ne soient au pouvoir du vainqueur. Il ne reste que l'âme palpitante autour des drapeaux enroulés de cette armée dispersée, en proie à toutes les misères de la retraite et de l'exil. Et pourtant la guerre n'est pas finie, la conquête elle-même n'est qu'un épisode puisque cette armée se rassemble, s'aggrave de nouveau, réorganise ses cadres, se réarme et va demain marcher à la délivrance et à la revanche.

Les conditions d'un pareil miracle sont bien intéressantes à considérer. Il était permis d'être sceptique et de se demander s'il était possible matériellement et moralement. Matériellement, il est accompli. Et s'il a pu l'être c'est, il ne faut pas l'oublier, grâce à la France et à la marine française. Aujourd'hui l'Angleterre et l'Italie concourent avec nous. Mais dans les premiers jours, alors que la marche des armées ennemies pressait la retraite serbe et menaçait de la prendre de flanc par le Monténégro, il fallut aller très vite. On n'avait le temps ni pour discuter, ni pour se concerter : il fallait agir. Et c'est précisément parce que la France a agi promptement, seule d'abord, et sans attendre que l'accord fût parachevé sur les points de détail que, cette fois, on a pu éviter d'arriver trop tard.

Ce fatal « trop tard », qui a résonné si douloureusement plusieurs fois depuis le début des entreprises des Alliés en Orient, nous ne l'entendrons plus si nous traitons les affaires ultérieures avec la même décision. L'occupation de Corfou, l'immédiate organisation des transports de l'armée serbe, l'improvisation instantanée des camps de rassemblement, tout cela s'est amorcé simultanément et il est très beau d'avoir fait face à tous les besoins avec une telle promptitude et avec nos seules ressources. Il est très beau de l'avoir fait sans qu'un seul navire de cette longue chaîne de transports ait pu être attaqué par un sous-marin ennemi.

Le miracle matériel est donc achevé. Il serait sans utilité si le miracle moral ne s'accomplissait pas aussi. Mais celui-là c'est de l'âme serbe qu'il faut l'attendre.

Il y a des gens qui ne comprendront pas ce problème. Une armée est sauvée, on la rééquipe, elle retourne se battre, quoi de plus simple ? C'est fort simple, en effet, mais, depuis le commencement du monde cela ne s'est jamais vu et c'est pourquoi c'est bien d'un miracle qu'il s'agit.

Comme on le comprend en regardant, campée à travers la merveilleuse campagne corfiote, cette foule de soldats épuisés ! Toutes les privations, toutes les fatigues sont écrites sur leurs visages de souffrance. Elles s'effaceront. Mais le désespoir qui est au fond de leurs yeux, comment le guérir ? Le champ perdu, la maison détruite, les femmes, les enfants, les vieillards auxquels on n'ose point songer, car ils sont livrés à la barbarie bulgare, tant de choses qu'on n'ose pas espérer revoir...

Les officiers poitrinent encore dans leurs beaux manteaux à revers écarlates sur l'esplanade de Corfou. Ce n'est que par un prodige de coquetterie martiale qu'ils ont pu sauver dans la retraite leur tenue de parade, qu'ils portent fièrement comme pour attester la survivance d'un indestructible espoir. Mais qu'il y a loin d'eux à la troupe morne des soldats qui ont tout perdu et qui n'osent rien espérer !

Rien ? Il leur reste pourtant quelque chose : la haine. C'est sur la haine de l'agresseur sauvage et sur le désir passionné de vengeance, de la vengeance la plus impitoyable, que se reconstituera la vigueur morale de l'armée serbe quand sa vigueur physique lui aura été restituée.

Peut-être y a-t-il une chose qui manque encore pour rendre à ces régiments épars leur cohésion. Ils sont veaux mélangés, au hasard des embarquements, ils ont traversé la mer comme dans un cauchemar, la mer qui les séparait encore plus, à jamais pouvaient-ils craindre, de leur sol violé. Sans doute, ne se figurent-ils pas bien qu'ils les navires les ramèneront bientôt, mieux armés qu'ils ne le furent, face à l'ennemi abhorré. Sans doute ne comprennent-ils pas encore quelle est la puissance de cet empire de la mer qui leur permettra de reprendre la campagne avec des chances meilleures que celles de jadis. Quand ils l'auront compris le miracle moral sera accompli aussi.

Alors le monde verra cette chose inouïe : une armée que la destruction totale de sa patrie a laissée invaincue et qui entreprend de la reconquérir. Jamais l'influence décisive de la puissance navale sur le cours des événements militaires ne sera affirmée par un exemple aussi frappant.

A. Larisson.

OBESITE  
**LIN-TARIN**  
CONSTITUTION



## Le glorieux drapeau mutilé



La « clique » — tambours et clairons — n'est pas inactive en temps de guerre. Elle vient d'avoir l'honneur, sur certain point du front, de jouer « Au Drapeau ! » près d'un glorieux insigne qui fut blessé dans la bataille.

## L'amiral Guépratte honore les Serbes



Dans les locaux du Cercle militaire de Bizerte, l'amiral Guépratte (—), récemment encore, a reçu fraternellement un groupe d'officiers serbes et, par une parole touchante, les a accueillis au seuil fleuri de l'édifice sous une banderole où il était rendu hommage à l'héroïque patrie de ses hôtes.

## Sculpteur en croustons de pain



La guerre aura fait surgir un art nouveau : celui de sculpteur en croustons de pain. L'artiste qui a parachevé ces figures curieuses est un soldat convalescent dont les œuvres font prime dans l'hôpital où il les exécute.

## Le bain sur le front



En Orient, à bord de nos navires de guerre, c'est quotidiennement qu'est installée cette bache où les marins prennent leur bain. Le plaisir est grand, de ces braves, lorsque l'heure est venue de se tremper un peu.

## Un prêtre italien exhorte les troupes



C'est fréquemment, sur le front, que l'on assiste à cette scène d'un prêtre debout derrière un autel improvisé, adressant aux soldats prêts à partir, pour le feu d'émouvantes paroles.

## Une réquisition



Par le temps qui court, pour les Allemands, six cochons ne sont pas à dédaigner. Ceux-ci ont été découverts dans une porcherie serbe et sont conduits à la mort aussitôt, sans jugement.



## LES CONTES D'EXCELSIOR

## Le fétiche

— Si vous aviez le choix, préféreriez-vous être aveugle, sourd, manchot ou unijambiste ?

A cette question inattendue que lui posait d'un ton mi-badin, mi-sérieux, la jolie Marcelle de Givray, le docteur Ricard répondit, en la regardant malicieusement par-dessus ses lunettes :

— Je vous vois venir : vous voulez me faire dire qu'il n'y a pas de plus terrible enfer que la cécité ; eh bien ! je vais vous étonner grandement en vous apprenant que nos glorieux mutilés trouvent toujours leur infirmité, quelle qu'elle soit, moins cruelle que celle du voisin : c'est là une observation que j'ai faite cent fois depuis que je conduis journellement les invalides de cette guerre meurtrière entre toutes ; celui qu'on vient d'amputer d'un bras se console en disant : « On peut, quoi qu'on fasse, se tirer d'affaire avec une seule main ; tant qu'on est solide sur ses deux pattes, on ne dépend de personne ». Celui qui n'a plus qu'une jambe s'estime également le moins à plaindre : « D'abord, prétend-il, ça ne se voit pas quand on est assis ; et puis les béquilles et les pilons n'ont pas été inventés pour les chiens. L'essentiel est de garder ses deux yeux et ses dix doigts ». Et l'aveugle est encore, de tous, le plus satisfait de son sort : « Quand on rapporte de là-bas ses quatre membres, assure-t-il, on est un veinard ».

— Eh bien ! moi, déclara tout de go Marcelle, j'aimerais mieux être manchote des deux bras et cul-de-jatte que d'être à jamais plongée dans les ténèbres !

— Vous auriez certainement du succès en femmetronc, répartit le docteur, mais à la foire, plutôt qu'auprès de certain jeune homme de ma connaissance... Mais qu'y a-t-il donc pour que vous soyez inquiète à son sujet ? Car c'est à lui, n'est-ce pas, que vous pensez ?

— Inquiète, moi ? se récria Marcelle, en affectant un calme que tout en elle démentait. Parce qu'on se bat dans son secteur ? Mais je sais bien qu'il ne risque rien... Je lui ai fait cadeau, avant son départ, d'un poil d'éléphant, monté en bracelet. C'est un talisman infailible.

— C'est vrai, je l'ai entendu dire, approuva le docteur Ricard, qui, sachant Marcelle superstitieuse, se serait fait un scrupule de railler une croyance à laquelle elle semblait si fortement attachée.

Celui dont ils parlaient ainsi à demi-mots, parti en août 1914, et jeté dès les premiers jours dans la mêlée, se battait courageusement depuis près de dix-huit mois, sans avoir jamais reçu une égratignure. C'était, avant la guerre, un Saint-Cyrien sans nom et sans fortune, à qui M. de Givray, tout imbu de préjugés aristocratiques, avait formellement refusé la main de sa fille. En dépit de ce veto, qu'elle ne désespérait pas de faire lever un jour, Marcelle s'était secrètement fiancée à lui.

— Je ferai tout mon devoir, lui avait-il déclaré, en prenant congé d'elle au soir inoubliable où la brutale provocation du Boche secoua la France d'un frisson héroïque ; et si je trouve une mort glorieuse, vous serez libre et vous pourrez vous marier au gré de votre père...

— Faites votre devoir, lui avait-elle répondu, et revenez chargé de lauriers ; vos galons et vos croix vaudront tous les titres de noblesse, et vous entrerez de plain-pied dans mon orgueilleuse famille...

Le docteur était au courant de cette idylle. Appréhendant le prétendant à sa valeur, il favorisait l'intrigue ébauchée sous ses yeux et il recevait, avec les lettres de l'absent, les confidences de la jeune fille.

\*\*\*

Quelques semaines plus tard, Marcelle écrivait dans le cahier où elle avait l'habitude de consigner au jour le jour ses impressions :

« Je commençais, après si longtemps, à croire à la vertu d'un fétiche qui avait, me semblait-il, fait ses preuves. Hélas ! Quelle horrible désillusion ! Mon pauvre Pierre est revenu, glorieux et comblé d'honneurs. Capitaine à vingt-deux ans, il porte, épinglés sur son cœur intrépide, tous les insignes des braves : croix de guerre avec palme et Légion d'honneur. Il a, grâce à ces deux bouts de ruban, tant de prestige que les femmes se retournent sur son passage. Mais il ne les voit pas. L'atroce cauchemar qui m'a si souvent torturée s'est réalisé. Ses paupières sont irrémédiablement fermées sur ses yeux morts. Mon beau Thésée est aveugle... »

« Ah ! le cri que j'ai failli pousser ce matin, en le voyant s'avancer la tête haute, l'oreille tendue, les mains tâtonnantes ; le cri refoulé par pitié, et que j'ai encore dans la gorge, comme il m'étrangle, et avec quel soulagement je le sentirai se briser en sanglots ! Mais ma douleur est si grande que je ne peux pas pleurer.

« Le pauvre Pierre ! Il venait, la mort dans l'âme, me rendre ma parole. Comme si, dans son malheur, il n'avait pas, plus que jamais, besoin d'une compagne ! A ses premiers mots, je me suis jetée dans ses bras, et je lui ai dit, sans réfléchir : « Je suis à vous, je vous appartiens pour la vie ! » Il ne pouvait pas, heureusement, me voir rougir. Mais, lui, qui a pourtant un cœur de lion, et qui l'a prouvé, il s'est mis alors à trembler comme une feuille, et deux larmes, perlant au bord de ses cils baissés, ont roulé lentement jusque dans sa moustache. Oh ! pourquoi n'ai-je pas osé les recueillir ?

« Ces deux perles liquides, si discrètement offertes, m'ont été et me demeurent plus précieuses qu'un joyau chèrement payé ; elles sont le gage d'un amour dont j'ai, à cette minute, mesuré la profondeur. Elles sont le plus beau cadeau que mon bien-aimé pouvait me faire... Ah ! croire en lui, et d'une foi qui, celle-là, ne trompe pas ! »

Le lendemain, reprenant la plume, Marcelle, rassérénée, ajoutait cette page à son journal :

« Quand j'ai raconté à papa la noble démarche de Pierre, il m'a dit, d'une voix brisée par l'émotion qu'il s'efforçait de me cacher : « Ses citations à l'ordre de l'armée valent à mes yeux le plus fier

blason. Il est digne de continuer ma lignée. Epouse-le donc si tu l'aimes. » Et j'ai de nouveau rougi comme une pensionnaire ; j'aurais voulu pouvoir crier : « Oui, je l'adore, je suis folle de lui ! Je n'ai jamais été aussi heureuse qu'aujourd'hui de me savoir jolie : beauté, jeunesse et toute la passion dont mon cœur déborde ne sont qu'une bien faible récompense à côté de ce qu'il mérite ! Ah ! que nous sommes peu de chose, quand on nous mesure à la taille de nos héros ! »

« Et, s'il faut dire toute ma pensée dans ces pages de libre confession, quel privilège d'épouser un aveugle ! Ses yeux, fermés sur la vision de mes vingt ans, ne verront ni ma première ride, ni mon premier cheveu blanc. Fanée, vieillie, décrépite, je serai toujours pour lui la jolie Marcelle. Et mon charme opérera d'autant mieux qu'il ne pourra pas faire de comparaisons. Il ne verra pas les autres femmes... »

« J'ai eu hier, dans mon premier saisissement, la faiblesse de renier mon fétiche. Mais je lui suis aujourd'hui plus attachée que jamais : c'est à lui que nous devons, Pierre et moi, notre bonheur. »

André Avèze.

## BLOC-NOTES

## MARIAGES

— Prochainement sera béni, en l'église Notre-Dame de Châteauneuf-sur-Marne, dans l'intimité, le mariage de M. Rémy de Saint-Blancard, lieutenant au 40<sup>e</sup> régiment d'artillerie, avec Mlle Simone Marion.

## NAISSANCES

— Mme Louis Davin a donné le jour à une fille qui a reçu le prénom de Simone.

— Mme Pierre Lohalle, née Chastellier, a mis au monde un fils qui a reçu le prénom de Dominique.

— Mme Edouard André, femme de l'écrivain bien connu, est mère d'un fils qui a reçu les prénoms d'Alphonse-Edmond.

## DEUILS

## Nous apprenons la mort :

De Mme Verdé-Delisle, mère de MM. Gaston, Jean, Didier, Pierre Verdé-Delisle, et de M<sup>lle</sup> Henri Béjot ;

De docteur Xavier Delore, ancien chirurgien-major de la Charité, ancien professeur adjoint à la Faculté de Médecine et membre de l'Académie de Dijon, membre correspondant de l'Académie de Médecine, décédé à Romanèche-Thorins (Saône-et-Loire), à quatre-vingt-neuf ans ;

De Mme Martin du Gard, mère de M. Paul Martin du Gard, décédée en son domicile, à Paris, 102, avenue de Villiers, âgée de quatre-vingts ans ;

De Mlle Paule de Fournas, décédée au château de Poulou (Aude), âgée de vingt ans, fille de la baronne de Fournas-Fabre, née de Miribel.

Le surmenage, la fatigue, l'angoisse causés par les événements actuels font augmenter le nombre des anémies et des épuisés. L'appauvrissement du sang, c'est la porte ouverte à toutes les maladies. Combattez-le énergiquement par le

## WINCARNIS

vin fortifiant et reconstituant, dont l'action immédiate, réparatrice du sang et des nerfs fait retrouver, de suite, énergie et vitalité. Il est d'une efficacité certaine dans la CONVALESCENCE. Essayez une seule bouteille, résultat immédiat. Toutes Pharmacies, Bouteille 5 f. ; 1/2 bout. 3 f. Dépôt G<sup>l</sup> : SCOTT, 38, Rue du Mont-Thabor, Paris.

FUGILETON D' « EXCELSIOR » DU 26 FÉVRIER 1916

15

## L'Histoire de Janine

roman

par Jeanne de FLEURY

## LE COUVENT -- LE MONDE -- LA VIE

## Le Couvent

## VIII

A trois heures, on avait voté pour le prix d'honneur et, déjà, il m'était permis de deviner que j'avais réuni les suffrages de mes maîtresses et de mes camarades ; mais que je me sentais donc inaccessible aux vanités humaines !

Après le Te Deum de quatre heures, j'ai chanté à la chapelle, pour la dernière fois, le cantique des adieux :

Il faut déjà partir et quitter, ô ma mère !  
Ce lieu où j'ai goûté la joie et le repos !

Puis, en plein lyrisme douloureux, aidée par Andréa, j'ai composé le compliment que je devais déclamer le lendemain à la séance solennelle des prix.

Copyright by Jeanne de Fleury, 1916. Reproduction, traduction et adaptation réservées. S'adresser à la Société des gens de Lettres.

Et j'ai dû remercier, en termes délicats, M. l'aumônier de sa paternelle direction, Madame la Supérieure de sa maternelle bienveillance, nos maîtresses de leur continuel dévouement ; j'ai dit à mes compagnes un adieu fraternel ; aux murs de notre paisible retraite, j'ai fait la promesse de ne jamais les oublier.

Nous sommes sorties de là en larmes, brisées par cette collaboration littéraire et sentimentale. Mais ce n'était pas fini :

— Allons Andréa, ô amie si chère, qui me devez quitter pour toujours (je sens bien que quand vous aurez franchi les Pyrénées vous ne penserez plus à moi) revivons ensemble toutes nos chères folies ! Il faut tout revoir une dernière fois, faisons l'ultime promenade à travers ce qui sera bientôt le cimetière de nos souvenirs.

Et pendant deux heures nous avons erré du jardin à la chapelle, des classes aux études, du réfectoire aux cuisines ; enfin, voilà, là-haut, sous les combles, le grand corridor des pianos, et nous avons eu le courage de jouer un dernier concerto, tandis que Mère des Anges essayait pour la forme une vague menace de punition.

Hélas ! nous étions libres désormais !... La cérémonie des prix m'a retrouvée sans forces, au dernier paroxysme de l'émotion.

Lorsque après la proclamation du prix d'honneur, je me suis avancée couronnée de roses et de feuillages d'or pour lire le compliment, j'ai cru que j'allais défaillir, tout comme Angela au brevet.

Mais je me suis rappelé à temps que l'état synopale était peu favorable aux charmes de l'adolescence et que j'avais une délicieuse robe blanche, dont je ne devais pas me laisser séduire par la beauté.

— Andréa, ma chérie, si vous m'aimez, pincez-

moi bien fort ! plus fort encore ! Je ne sens rien ! Là ! Merci ! Je vais un peu mieux !

Et j'ai pu dire mon compliment jusqu'au bout. Mais les derniers mots balbutiés dans un sanglot, je ne sais plus trop ce qui s'est passé : j'ai entendu, avec un bruit de mille cloches, M. l'aumônier me dire : « Remettez-vous, mon enfant ». J'ai vu, comme en un songe, Mère Aimée de Jésus me prendre le bras et m'entraîner hors de la salle des fêtes. J'ai le souvenir de deux petits verres d'elixir d'Arquebuse avalés l'un sur l'autre... les derniers, ô folle Janine !...

Une heure après, papa et maman venaient me quérir en voiture ; le soir même nous partions pour Biarritz. Il fallait frapper un grand coup et mettre immédiatement en contact avec le monde et ses pompes cette étrange petite personne, dont le couvent avait fait une sentimentale mystique.

## IX

## Le Monde

— Si ! Si ! Je vous l'affirme ! C'est bien troublant, le bal ! A la fin du cotillon je ne savais plus où j'en étais ! Je n'avais bu que deux coupes de champagne, pourtant ! Ces airs de valse me grisèrent : ils étaient un peu fous ! Mais oui, fous, maman, parce qu'ils riaient et pleuraient à la fois et qu'il me semblait que les notes traînées des violons et des guitares pinçaient les cordes de mon cœur.

— De ton cœur, Janine ?

Mme de Bray regarda sa fille avec surprise, tandis que M. de Bray, qui était particulièrement silencieux, ce soir, fourrageait dans le feu avec une certaine nervosité.

Janine allait répondre ; sa mère l'interrompit :



PENDANT LA GUERRE...

# Dans une gare du Nivernais

Il est à peine minuit; le train ne partira qu'à cinq heures — cinq heures à attendre dans cette gare où passent avec fracas, se croisent et s'attendent des trains pour toutes les directions. Il pleut, les quais ruisselants reflètent, en zigzags interminables, les petites lumières rouges et vertes des lanternes balancées à bout de bras par les hommes d'équipe. Balayée par le vent, la pluie fouette les visages et éclabousse les becs de gaz, en striant d'argent le ciel d'encre.

Heureusement, la buvette de la gare reste ouverte toute la nuit. Sitôt qu'on y est entré, une bouffée d'air chaud vous prend à la gorge, chargée de fumée, d'acres relents de cuirs, de laine mouillée, de vinasse et de man-

gaillie. Le bruit qu'on fait est infernal. Autour des longues tables, mangeant, fumant, buvant, discutant, gérant, sont installés des gosses de toutes les armes et de tous les âges, venant de tous les coins de la France : permissionnaires, convalescents, qui rejoignent leur dépôt, soldats changeant de corps et qui transportent tout leur bagage. Quelques-uns viennent de très loin, comme ce matelot dont l'accent sent l'ail et le soleil :

— Ah ! bien ! Vous en avez un temps dans le Nord ! Eh ! pitchoun, apporte un café bien chaud, qu'on se réchauffe, pécaïre.

Mais le garçon ne va pas vite, c'est un gars de campagne court sur pattes et trapu; quand on appellera la classe 18, il fera un soldat solide; en attendant, il circule, affolé par les commandes qui lui pleuvent de tous les côtés, et semble avoir pris son parti de ne pas arriver à servir tout le monde.

— Apprends donc à employer les mots qui conviennent, mon enfant, et à voir les choses telles qu'elles sont. Un bal est une distraction de ton âge, où tu t'amuses sous la surveillance de tes parents. Qu'y a-t-il de troublant ? là-dedans ?

— Janine prit un air dédaigneux. — Oh ! maman, avec des gosses ! Est-ce que cela comptait ? Hier soir, ce fut vraiment mon premier bal. Avez-vous vu à qui j'ai accordé la faveur de mon cotillon ?

— Oui ! à ce jeune officier qui porte un nom étranger et que l'oncle Pierre a surnommé « le charme slave ». Il n'a de russe que le nom; d'ailleurs, sa famille est en France depuis plus de cent ans, paraît-il... C'est bien Markinsen qu'il se nomme !... Il est charmant !... Tu te mets bien, pour ton début, petite, le premier valseur de Bordeaux !

— Vous croyez ? Papa a paru très impressionné par l'honneur qu'il me faisait. Savez-vous ce qu'il a dit, papa ?

— Quoi donc, Charles ? Quelle gaffe avez-vous commise ?

— M. de Bray chercha d'un air consciencieux, et n'ayant pas trouvé :

— Mais je ne vois pas, Janine; j'interroge en vain mes souvenirs.

— Voyons, père, rappelez-vous. Au moment où nous partions, vous avez serré la main du lieutenant et vous lui avez dit : « Vous êtes trop aimable, Monsieur, de vous être occupé de cette petite fille pendant tout un cotillon. »

— Eh bien ! après ? C'est de la simple courtoisie ça, il me semble.

— Voyons, papa ! Vous ne vouliez pas qu'il me

Mais il ne se gêne pas pour dire ce qu'il pense aux clients trop pressés.

Un vieil auxiliaire de la territoriale est indigné :

— Regardez-moi ce gamin me parler comme ça, à moi qui pourrais être son père ! Et ça veut être garçon de café. Ah ! monsieur, mais à Paris il se ferait tuer par les clients et le patron avec. Je m'y connais, je tiens un café rue de la Fédération; mais ici on ne peut rien dire, on est soldat, alors ils en abusent. Ah ! malheur.

La porte s'ouvre, un employé glapit :

— Les voyageurs pour X..., Z..., V..., correspondance pour Y..., en voiture.

Il y a tout un remue-ménage, des gens qui se lèvent dans un piétinement de gros souliers,

qui assurent leurs musettes à l'épaule et s'en vont. D'autres arrivent, amenant du dehors de la pluie et du froid.

— Bou Diou ! mon café ! hurle toujours le marin.

— Eh ! le Mocol ça te change de tes bistros de Marseille, ricane un artilleur dans sa barbe.

— Parle pas de Marseille, eh ! affreux ! on ne t'y recevrait pas, avé ton bouc.

Les nouveaux arrivés s'installent; un dragon, enfoncé dans son manteau, traîne tout son fourmiment : des musettes, un sac, un revolver, un sabre, une carabine :

— Eh ! vieux ! tu déménages ?

— Tu parles que je déménage et c'est pas trop tôt. Dix mois que je suis dans la tranchée, à pied, dans la boue comme un bobosse, si c'est pas malheureux pour un cavalier.

— Charrie pas les bobosses, ils t'en remontre- raient encore.

— Ça va ! j'ai rien dit; mais c'est égal, ils m'ont eu, ils ne m'auront plus, je vais travailler dans une usine de munitions.

— Y en a qui ont de la chance.

— En tout cas, je l'ai gagnée ma chance. Ça n'a pas été tout seul, parce qu'il faut te dire, je suis mouleur sur cuivre de mon métier; alors, comme de juste, je devais aller faire des obus. J'en parle au capitaine, c'est un bon vieux, seulement il faut te lire aussi que j'étais mal avec le chef; tu parles d'un sale oiseau que ce gars-là. « Je vous aurai », qu'il m'avait dit; alors, quand les paperasses sont arri-

laissât au milieu du bal, tout beau Markinsen qu'il est ! Avec cela qu'il n'y trouva pas son compte ! Il m'a dit que je dansais à ravir, que j'étais pleine d'imprévu, et qu'il aimait mieux passer sa soirée avec une petite pensionnaire drôlette comme moi que d'entendre des banalités qui l'écœuraient.

— Pourvu que tu ne te sois pas montrée trop originale, toi, Janine.

— Père, j'ai été naturelle ! A vous d'apprécier ce que cela vaut ! Mais, une autre fois, abstenez-vous d'effusions de reconnaissance auprès de ces messieurs, je vous en prie, et ne leur croyez pas de tels mérites... Sans vouloir manquer à la modestie, il me semble qu'on peut trouver pire; je suis une vraie jeune fille, maintenant, comprenez donc cela !

M. de Bray contempla longuement Janine, et, se tournant vers sa femme :

— C'est vrai, chère amie, nous avons là un personnage important avec lequel il faudra compter désormais. Mon Dieu ! que cela m'est donc difficile à concevoir ! Ma petite Nine, bientôt bonne à marier. Mais tu n'as pas l'âge de raison, ma fille !

— Ah ! vous dites comme Mère du Saint-Rosaire : « Vous avez six ans, mademoiselle de Bray, et non pas sept !... »

Janine, au souvenir du passé évoqué, rit d'un joli rire enfantin, puis, fredonnant un air de valse, elle esquissa un pas de boston, et, se penchant vers sa mère :

— Bonsoir, maman ! Je me retire dans mes appartements, si vous le permettez. J'ai besoin de solitude; il me faut méditer avant de me coucher sur le néant des joies de la vie... Je crois que je suis disposée à leur trouver tous les charmes ! J'ai découvert, depuis hier, que sommeillait en moi l'âme d'une mondaine enragée. Vous avez l'air ra-

vées pour me renvoyer, le voilà qui dit au vieux : « On demande un mouleur, seulement il y en a deux à l'escadron, lequel qu'il faut envoyer ? — Je m'en fous, que fait le vieux. » Alors, voilà mon chef qui envoie un copain à lui, un gars qui avait aussi écrit mouleur sur son livret. Seulement, celui-là c'était un mouleur de plâtres, un gars qui fait des statues, quoi. Il paraît que ça a fait un raffût du diable à l'usine; pour pas faire d'histoires on l'a mis à balayer la cour, seulement il y a eu des lettres anonymes et puis des histoires de députés, alors on a balancé le copain et j'suis parti tout de même.

— Si tu n'apportes pas mon café, je vais me mettre en colère, coquin de sort !

Le garçon s'affole de plus en plus. Des gars de Paris qui rejoignent leur dépôt après une convalescence, leurs blessures à peine guéries, fument leurs pipes, les coudes sur la table, où le vin renversé s'étale en larges flaques.

— Deux heures du matin et on est encore au bistro, c'est pas comme à Paris.

— C'est la bonne vie ici, on se croirait à Montmartre avant la guerre. Tu parles du restaurant de nuit, il ne manque plus que les tziganes.

Un zouave ronfle la bouche ouverte. On mange du jambon, du pain, du fromage, on boit de grands coups de vin blanc. La porte s'ouvre encore, les vitres tremblent; un express vient d'arriver en gare, sifflant et soufflant.

— Les voyageurs pour X..., Z..., dépêchez-vous. Allons, en voiture; on rallume sa pipe, on boucle son sac et c'est le long du quai ruisselant une course éperdue pour trouver une place.

André Warnod.

## TRIBUNAUX

### Encore une "Boche" débusquée

Devant le premier conseil de guerre, comparaissait, hier, la femme Gally, d'origine allemande, venue en France voilà une dizaine d'années.

Malgré la guerre, cette « indésirable » demeura à Paris sous un faux état civil, afin d'éviter son envoi dans un camp de concentration. Elle a été condamnée hier à deux mois d'emprisonnement.

### La crue de la Seine

On signale une montée légère de la Seine — une dizaine de centimètres — au Pont-de-Seine, à Montereau et au pont de Melun.

Par contre, le fleuve est en baisse au pont de Corbeil, au pont d'Austerlitz, au pont de la Tournelle, au pont Royal et au barrage de Bezons.

**ECOLE** Boulevard Poissonnière, 19 **PIGIER**  
Rue de Rivoli, 53  
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

vie. maman. Ce n'est pas pour vous déplaire. Ah ! je le sais bien ! Moi, ça me fait un peu peur.

— Va dormir, Nine ! C'est ce que tu as de mieux à faire après cette nuit de fatigue ! Tu feras de la psychologie quand tu seras plus d'aplomb ! Tâche d'être une jeune fille simple pour l'instant.

Janine s'était arrêtée, elle devinait une ombre de reproche dans la voix de sa mère, ses yeux bleus s'attristèrent.

— Maman, vous ne me comprendrez jamais, vous êtes trop raisonnable !

Puis, se tournant, avec un soupir, vers M. de Bray, elle murmura en lui tendant son front :

— Vous, si vous aviez le temps, papa, vous me comprendriez mieux, parce que vous êtes le fils de grand-mère ! Seulement, vous appartenez d'abord à vos bouquins, et puis... vous êtes un homme ! Et l'incomprise Janine s'éloigna de son pas glissant qui dansait un peu encore.

Mme de Bray la suivit des yeux; et quand la petite eut fermé la porte elle constata, l'air satisfait :

— Rien qu'à la voir marcher, on devine qu'elle doit valser à ravir !

M. de Bray haussa doucement les épaules :

— Oui, évidemment ! C'est là pour vous une question importante, ma chère amie ! Et vous ne voyez guère autre chose ! Vous avez eu tellement peur, cet été, que cette enfant ne rentrât définitivement au couvent, que votre souci unique a été de la mondanser.

— Dites donc de la dissiper, puisque vous y êtes !

(A suivre.)

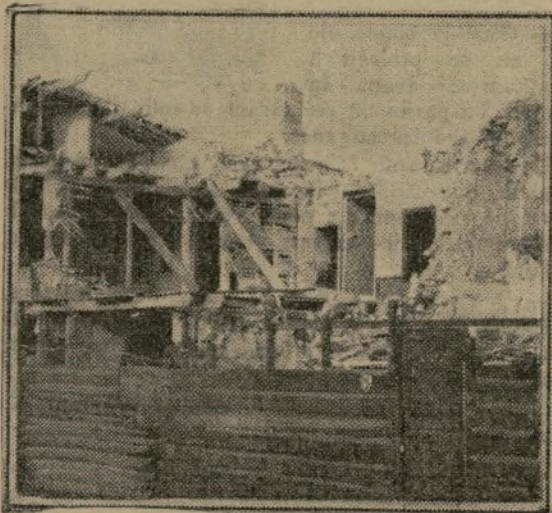


## LA GUERRE SCIENTIFIQUE

## Le canon allemand de 380

L'existence de ce canon phénomène nous fut révélée, un beau matin d'avril 1915, de façon théâtrale. Il se contenta, pour son début, de lancer sur Dunkerque trois énormes marmites.

Les habitants de la cité de Jean Bart, qui, naturellement, n'étaient pas avertis de l'entrée en scène de la pièce allemande de 380, crurent d'abord à un bombardement par avions. Ils en avaient, d'ailleurs, l'habitude et leur moral était à l'épreuve des bombes, mais ils s'étonnèrent que ces bombes fussent si énormes, à en juger par le bruit que causait leur explosion. On eût dit, en effet, que le ciel eût croulé tout entier sur les têtes. En outre, il semblait à tous que ces projectiles, si peu nombreux, fussent tombés de



Effet de l'explosion d'un obus de 380

très haut. Or, malgré toutes les recherches, aucun avion n'était visible dans le ciel. Il devenait donc évident, dès lors, que les mystérieuses bombes venaient d'une bouche à feu d'un calibre exceptionnel.

Quelques navires ennemis s'étant aventurés, ce jour-là, sur les côtes de Belgique, les uns supposèrent qu'un croiseur très rapide et puissamment armé, avait poussé jusqu'à trois ou quatre lieues de Dunkerque; mais, comme nos torpilleurs faisaient, comme d'habitude, bonne garde, et n'avaient rien signalé, l'hypothèse tombait d'elle-même. L'imagination de certains donna naissance à la légende d'un dock submersible remorqué par un bateau de pêche qui constituait l'affût de quelque 420 et plongerait, après chaque coup. Enfin, le soir il s'agissait d'un mortier colossal enterré à six kilomètres de la ville et que son équipe d'ingénieurs et de servants était parvenue à rejoindre et à actionner.

Nos artilleurs, plus avertis, avaient cherché d'un autre côté. Comme chacun savait que notre front n'avait pas reculé d'un pouce, ils avaient compris qu'il existait quelque part une pièce allemande dont la portée était d'environ 35 kilomètres. Ils furent définitivement fixés le lendemain, lorsque, vingt-six heures après le dernier des trois coups, arrivèrent 20 nouveaux obus. L'emplacement du gros canon était près d'être connu avec exactitude: c'était, en tout cas, aux environs de Dixmude. Vingt-quatre heures après, la pièce trahissait son incognito, au crépuscule. Les quinze mètres de flammes qu'elle venait de cracher, après un obus, avaient illuminé sa position: elle était située à Clerkem, à 33 kilomètres de Dunkerque.

Au fur et à mesure que nos artilleurs détruisaient plate-forme ou canon, les Allemands installaient de nouvelles pièces à proximité d'autres grandes villes, et Verdun, puis Nancy, puis Belfort devenaient les victimes des Barbares. Il est inexact, et pour cause, que ces grandes villes aient reçu des obus de calibres différents. Les canons qui ont taquiné en vain les cités inutilement convoitées par nos ennemis sont uniquement des pièces de 380. Elles seules pouvaient les atteindre.

Ce 380 n'a pas été fondu tout exprès pour la circonstance: c'est le dernier calibre adopté par la marine allemande pour faire pièce à celui du *Queen Elisabeth* et pendant au 340 de nos cuirassés du type *Bretagne*. Ceux-ci possèdent 10 grosses pièces d'une longueur de 16 mètres, pesant 65 tonnes; elles tirent des obus d'un poids de 580 kilos dont la vitesse initiale atteint au départ 800 mètres à la seconde et qui peuvent perforer encore à 14.000 mètres 20 centimètres d'acier. Le cuirassé *Queen Elisabeth* est muni de canons dont le calibre est de 380 mm. La pièce, qui pèse 90 tonnes, peut envoyer des projectiles de 1.000 kilos. Les Allemands, dont les dreadnoughts n'ont que des

canons de 30 centimètres, avaient mis en chantier un type de superdreadnought, l'*Ersatz Wörth*, quelques mois avant la guerre. Ils avaient prévu pour sa grosse artillerie des bouches à feu de 380. Ce sont ces pièces que les Allemands se sont avisés d'utiliser à terre.

Les grosses pièces des cuirassés ont été conçues dans un but déterminé. Elles doivent posséder une grande chambre à poudre, de façon à recevoir une gorgousse remplie d'une forte charge pour donner une grande vitesse initiale au projectile. Celui-ci doit, en effet, pouvoir atteindre le plus vite possible le but mobile sur lequel il est lancé; en outre, il doit aussi garder une assez grande vitesse terminale pour pouvoir perforer une cuirasse. Ces canons, de plus, sont destinés à tirer d'une plate-forme; ils sont donc fixés sur un affût spécial; pour toutes ces raisons, ils possèdent des caractéristiques différentes des canons de campagne. Alors que notre 75 de terre, dont la longueur est de 2 m. 25, lance un obus avec une vitesse initiale de 520 mètres, la pièce affût pesant 900 kilos, le 75 de marine, par contre, a 4 m. 68 de longueur, de façon à fournir au projectile une vitesse de 800 mètres. Il pèse 3.000 kilos.

Le canon de 380 pouvait donc parfaitement être utilisé sur terre, à condition de lui construire une plate-forme susceptible de recevoir l'affût. Il eût ainsi arrosé à 20 kilomètres les villes désignées à ses coups. Cela eût déjà été joli. Mais les Allemands savaient que la portée d'un canon est maximale quand l'angle sous lequel il tire est voisin de 40 degrés. Aussi les affûts furent-ils aménagés dans ce but, ce qui permit à nos ennemis de bombarder nos cités à 40 kilomètres.

Ils ont embusqué sous terre les pièces coiffées d'une coupole d'acier, surcoiffées d'une grande épaisseur de béton, et ont creusé un tunnel pour donner un accès couvert aux obus de 800 kilos jusqu'à l'énorme culasse. D'autres fois, il les ont placés sur trucks, les amenant à leur emplacement par voie ferrée et les déplaçant vers l'arrière, leur mission terminée.

Divers points ont été acquis en ce qui concerne la résistance d'une telle pièce. Il existe toujours des entr'actes, plus ou moins longs, entre les bombardements de la même bouche à feu. Ces intermittences sont dues, sans aucun doute, à la fragilité de l'engin colossal. Une pièce de marine peut tirer au moins 100 coups; le 380 allemand semblerait inférieur aux autres. La raison en est que la charge de poudre employée est la plus grande possible en vue d'obtenir la plus grande portée. Mais, dans ces conditions, la chaleur dégagée par la déflagration de cette énorme charge, à l'intérieur de la pièce, est telle qu'à chaque coup l'acier fond un peu. Il commence par griser; il se désagrége, s'écorche et bientôt la flamme trouve une issue le long du projectile. La portée est alors diminuée. Le tir, extrêmement précis pour les sept ou huit premiers coups, continue d'être fort bien dirigé dans le sens de la longueur, mais commence à se raccourcir. Il est certain que le canon a besoin, après dix coups, de quarante-huit heures de repos. Chaque fois qu'il dépasse cette ration, il doit s'interrompre pour longtemps et subir des réparations.

Le trajet de l'obus qui monte à une dizaine de kilomètres dans les airs et la lenteur relative de



Effet de l'explosion d'un obus de 380

sa course à l'approche du point culminant ont permis de réaliser des moyens d'avertir la population bombardée de l'arrivée d'un projectile. Comme celui-ci met environ une bonne minute à parcourir 35 kilomètres, temps chronométré entre la détonation de la pièce et l'explosion de l'obus, on avait, au début, fait connaître aux postes militaires voisins de la ville visée, en téléphonant

des postes de la ligne de feu, que le coup de départ venait d'être perçu à l'avant. Ce fait a permis de relier une sirène placée dans la ville qui subit le bombardement aux tranchées à l'aide de fils électriques. Dès que le coup est parti, en appuyant sur un bouton, un homme fait marcher à distance le signal. Le délai très court qui s'écoule entre ce moment et l'arrivée de l'obus permet aux personnes qui sont dans la zone dangereuse de se réfugier dans les caves et de se mettre ainsi à l'abri des éclats d'obus.

## L'acide phénique cristallisé

ROME. — Un chimiste de l'Université de Cagliari, actuellement à Turin, M. Silvio Manis, aurait trouvé le moyen de fabriquer l'acide phénique cristallisé, qui est nécessaire à la fabrication des explosifs.

## Les établissements d'instruction publique et privée réquisitionnés par l'autorité militaire

En réponse à une question écrite posée par M. Breton, député, le ministère de l'Instruction publique publie, dans le *Journal officiel* du 25 février les résultats généraux de la statistique établie au sujet des établissements secondaires et primaires de l'enseignement public et de l'enseignement privé réquisitionnés par l'autorité militaire.

L'enseignement secondaire a fourni 347 établissements publics sur 528 dont 221 en totalité. Pour l'enseignement libre, la réquisition a atteint 229 établissements sur 640 ouverts en 1913-1914 dont 100 totalement. Actuellement 203 établissements d'enseignement public restent occupés totalement et 114 partiellement par des formations sanitaires et des cantonnements. « On ne saurait présumer, dit l'*Officiel*, le nombre des établissements d'enseignement libre encore occupés en totalité ou en partie, les restitutions qui ont pu être faites depuis la rentrée l'ayant été sans l'intervention des services de l'Instruction publique. »

En ce qui concerne l'enseignement primaire, 150 écoles normales ont été réquisitionnées au début de la guerre. 105 sont encore occupées en totalité ou en partie. Au 31 octobre 1914, 178 écoles primaires supérieures étaient dépossédées de leurs locaux. Ce nombre est descendu aujourd'hui à 155. « Ni pour les écoles normales, ni pour les écoles primaires supérieures, on ne peut établir de comparaison avec l'enseignement privé, dont les établissements similaires sont considérés soit comme des écoles secondaires, soit comme des écoles primaires élémentaires. »

En ce qui concerne les écoles primaires élémentaires et les écoles maternelles, « il est impossible de fournir des chiffres pour les départements où se déroulent les opérations militaires » leur nombre variant journellement. Dans les autres départements, 2.031 écoles publiques et 718 écoles privées étaient réquisitionnées au 1<sup>er</sup> octobre 1914. 942 écoles publiques sont encore occupées. 485 écoles privées étaient occupées le 31 octobre 1915.

Ces renseignements et ces chiffres ne sont pas sans intérêt pour ceux qui se préoccupent d'une façon générale de l'instruction et de l'avenir de nos enfants. C'est pourquoi nous les publions, d'après ces documents officiels.

## Un torpilleur ramène à Marseille six réchappés du "Roubine"

MARSEILLE. — Un torpilleur est entré ce matin au Frioul, remorquant une barque du voilier *Roubine*, torpillé mercredi matin dans la Méditerranée par un sous-marin ennemi.

Dans cette embarcation se trouvaient six hommes de l'équipage et les cadavres de deux marins du voilier blessés mortellement par des coups de feu tirés par les hommes de l'équipage du sous-marin ennemi, lesquels auraient fait feu sur les marins du *Roubine* alors que ces derniers cherchaient à se sauver dans leur embarcation.

Les réchappés du *Roubine* seront débarqués cet après-midi et seront présentés à l'Amirauté à qui ils donneront des détails sur les circonstances qui ont amené le torpillage du *Roubine* et la mort de deux de leurs camarades.

Une autre barque en détresse ayant été également signalée au large, un torpilleur et un chalutier sont partis aussitôt à sa recherche.

## Un grave incendie de forêts en Italie

MILAN. — On mande de Brescia au *Secolo*:

« On apprend de Turano (Valvestino) que depuis cinq jours un immense incendie fait rage sur les montagnes qui entourent cette localité. Il s'est développé sur une longueur de 10 à 12 kilomètres, causant de graves dommages à plusieurs communes ou villages. On est en présence d'un spectacle terrifiant auquel de mémoire d'homme on n'a jamais assisté dans cette région. Grâce aux secours on a réussi à conjurer l'incendie au moment où il allait atteindre Turano. »



# "La Vie Féminine"

La Vie Féminine, qui parut chaque semaine depuis le début de l'année 1914 jusqu'au commencement de la guerre, reprend demain sa publication hebdomadaire. La Vie Féminine n'est donc pas un journal nouveau. Il continue simplement la tâche commencée. Il sera désormais, comme il l'était voilà deux ans, l'organe de tout le mouvement féministe et de tout le mouvement féminin.

Ces deux mouvements — il faut en convenir — se mêlent de plus en plus étroitement : ils tendent de plus en plus à se confondre. Les temps l'exigent et l'évolution naturelle des esprits et des âmes. C'est assez dire que la Vie Féminine, indépendante, hardie, accueillante à toutes les initiatives et à toutes les bonnes volontés, journal, non d'un groupe doctrinaire et intransigeant, mais journal de toutes les femmes ardentes à jouer consciemment — et consciencieusement — leur rôle dans la société, est aujourd'hui un journal nécessaire.

Mlle Valentine Thomson, qui en fut la fondatrice et qui la dirigea avec un aimable idéalisme et un sens très exact des réalités, écrivait jadis : « A l'heure où nous sommes, les questions concernant la femme dans la famille et dans la société sont en première place de l'actualité. La création de la Vie Féminine semble donc particulièrement opportune et utile. » On ne pouvait affirmer plus nettement la vérité même.

Mais il se trouve que cette vérité s'est encore accentuée maintenant et que les événements l'accroissent et la soulignent chaque jour davantage. C'est pourquoi il était urgent de recommencer la publication régulière du journal qui avait, comme l'œuvre de la Vie Féminine, cette belle devise : Enseigner, Aider, et qui se donnait l'originalité précieuse et charmante de ne pas oublier cette devise.

Enseigner, aider tout en même temps : chacun accomplissant son effort et la Vie Féminine coordonnant le plus efficacement du monde tous les efforts.

Durant la guerre, il fallut d'abord et surtout aider. Et je pense bien que le journal la Vie Féminine nous dira quelque jour toutes les œuvres d'entraide féminine créées et développées sous l'impulsion généreuse et méthodique de Mlle Valentine Thomson. Des ouvrages furent ouverts. Des secours aux réfugiés furent assurés. Des bureaux pour aide aux étrangères furent établis. Des cours furent faits pour l'instruction théorique et pratique des infirmières. Parlerai-je des nombreux envois de vêtements au front ? Et je ne puis que citer les colonies et refuges de campagne. Mais il faut noter avec soin cette Exposition du Jouet français en Amérique, qui y obtient à bon droit un succès considérable et qui témoigne de l'ingéniosité artistique de nos fabricants et aussi de l'aptitude des femmes françaises à servir de la meilleure manière et de la meilleure grâce la cause et la réputation de leur patrie. Cette Exposition, considérée dans les circonstances et dans les conditions où elle fut organisée, est un fait important et significatif. Il me semble bien que jamais les femmes ne montrèrent pour une œuvre d'intérêt général, d'intérêt national autant que d'intérêt économique et artistique, plus d'audace raisonnable et heureuse... Et rappelons ici l'institution de l'Ecole hôtelière féminine. Toute la presse a vanté justement cette institution actuellement prospère. Par là, la Vie Féminine prouvait qu'elle avait le sentiment des difficultés nouvelles que l'avenir apporterait à la femme, le sentiment des obligations et des devoirs nouveaux qui lui incomberont forcément... Et l'écho de ces difficultés, l'étude de ces obligations et de ces devoirs, vous les retrouverez dans ce journal que désormais vous allez lire assidûment.

\*\*\*

Avec une assiduité d'autant plus enchantée que la Vie féminine, dirigée par Mlle Valentine Thomson, sera moins pédantesque et systématique.

Enseigner. Aider. Le journal la Vie féminine enseignera ses lectrices. Ses lecteurs aussi, car il aura beaucoup de lecteurs assez avisés, assez prudents pour s'informer sans retard de la situation et de l'ambition des femmes dans une société peu ou prou renouvelée par la guerre... La Vie féminine enseignera donc. Mais il y a façon et façon d'enseigner. Elle instruira les femmes de tout ce qui intéresse leur activité sociale, familiale, mondaine — si vous voulez — et littéraire en outre. Elle sera le journal complet de la femme, le guide sérieux, et néanmoins souriant, non pas frivole certes, mais autant que possible agréable, de l'action féminine.

L'action féminine sera multiple et diverse. Mais elle suivra la rude leçon des événements. Elle sera non moins pondérée et disciplinée qu'énergique et opiniâtre. Ce qu'écrivait Mlle Thomson dans le premier numéro d'autrefois peut être écrit une fois de plus et avec autant de vigueur et de précision catégoriques... Il ne s'agit pas de la création d'un journal avancé, d'un organe de revendication et de combat. Tout le monde devrait travailler à l'édification d'un ave-

nir meilleur et c'est à cette édification que la Vie Féminine emploiera ses forces et son temps. Comment en vouloir à celles qui restent dans l'inaction, puisqu'elles ne savent pas à quel point elles pourraient être utiles ? Excellente formule. Programme excellent.

La Vie Féminine apprendra aux femmes à être de plus en plus utiles dans la société.

La Vie Féminine ne s'appliquera pas au labeur un peu vain de définir les dogmes rigides et étroits du féminisme contemporain. Ce serait un labeur énorme et d'exécution malaisée dans la confusion des doctrines et des sentiments qui agitent les féministes de toutes origines et de toutes tendances. Mais la Vie Féminine s'adonnera au soin de créer une atmosphère favorable à la cause féminine.

Elle y aboutira, c'est incontestable, avec le concours de ses amies fidèles du premier moment et de tous les moments. Et ce journal féminin sera pour toutes les femmes le journal de bon conseil et de vigilante amitié. Il n'ignorera rien de l'action féministe proprement dite. Il ne négligera rien de l'action familiale de la femme, et qu'il s'agisse d'aménagement, de cuisine, d'arrangement de la maison, multipliera les conseils indispensables à la mère, à la femme, directrice laborieuse et souveraine industrieuse du foyer. Il ne négligera rien de l'action intellectuelle de la femme. Le divertissement littéraire est devenu pour elle une nécessité. Des écrivains en grand nombre collaboreront donc à la Vie Féminine qui ne savent peut-être pas très bien comment ils sont féministes, ni même s'ils le sont, mais qui sont persuadés que la catastrophe qui bouleverse le monde va transformer la condition des femmes en élargissant leur horizon et que les femmes seront les premières à élaborer pour tous un avenir meilleur dans l'Europe enfin pacifiée...

Et c'est ainsi que la Vie Féminine, journal des femmes françaises, reflétera dès maintenant les préoccupations principales et les aspects essentiels de la vie française de demain. Dès maintenant il affirmera sa foi dans les destinées françaises en préparant l'avenir féminin. Il travaillera vaillamment pour le service de la famille, de la société, de la patrie.

J. Ernest-Charles.

## PANIER, CRINOLINES ET VERTUGADINS

Vers quel style s'oriente la mode de 1916 ? Il est assez difficile de le préciser nettement. On voit de gentilles rochettes 1830, des crinolines 1860, des paniers Louis XV et même des espèces de vertugadins qui masquent les hanches plus qu'ils ne les dessinent.



Robe de taffetas changeant vert et marron

Certains jupes montées sur le côté, à gros plis en tuyaux d'orgue, font la hanche un peu carrée ; elles s'élargissent sur les côtés, restant assez peu volumineuses devant et derrière. Autant que possible, on ne met point de cerclées dans les jupes ; celles-ci sont trop facilement cassées et ont tous les inconvénients de l'ancienne crinoline : absence de souplesse et difficulté pour se caser facilement dans les armoires. Les étroites bandes de crin cousues sur un fond de jupe donnent suffisamment de maintien aux robes de faille ou de poulx de soie. Le taffetas réclame moins d'armature encore, car il a lui-même son apprêt : des plis religieux ou des rubans comme sur le modèle croqué ici raidissent suffisamment ces jupes, soutenues par un jupon ruché ou volanté.

Jeanne Farmant.

## Explosion dans une usine à Boulogne-sur-Seine

Hier matin, à 8 h. 45, à l'usine d'Air liquide, 136, avenue de la Reine, à Boulogne-sur-Seine, une bouteille d'oxygène de 4 mètres cubes a fait explosion.

M. Brulon, chef de la fabrication, demeurant 68, boulevard de Strasbourg, a été tué sur le coup.

M. Thomassin, pharmacien, major de première classe, très grièvement blessé, a été transporté à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce.

Ont été, en outre, sérieusement atteints, MM. Auguste Perrin, demeurant 158, rue Faidherbe, à Vitry ; Raoul Ration, vingt-neuf ans, 2, rue Audé, à Saint-Cloud, et Akli Gouméri, vingt-deux ans, 124, rue de Paris, à Boulogne-sur-Seine.

Ces trois dernières victimes ont été admises d'urgence à l'hôpital Boucicaut.

M. Trameçon, commissaire de police de la localité, a ouvert une enquête afin de rechercher les causes de ce terrible accident.

## LES SPORTS

### AU C.E.P. DE PARIS

Dimanche, à La Bouliè. — La quatrième épreuve mensuelle du Critérium de Cross country se disputera dimanche à La Bouliè : départ à 10 h. 45 pour les 5 kilomètres 500.

### CYCLISME

Le Grand Prix d'Ouverture. — Pour la cinquième fois, l'U.V. Parisienne fera disputer, le 12 mars, son annuel Grand Prix d'Ouverture, sur Villiers-Jossigny et retour (35 kil.). Itinéraire : Villiers-sur-Marne (départ), Malnoue (4 kil. 500), Croissy (6 kil.), Jossigny (contrôle, virage, 7 kil.). Cette course est la première des épreuves routières inscrites au calendrier de l'U.V.P. et se disputant le deuxième dimanche de chaque mois. Engagements reçus au siège de l'U.V.P., 1, rue Saint-Ambrise.

Milan-Pavie et retour. — La première épreuve italienne, ouverte à tous coureurs, aura lieu le 26 mars, sur le parcours Milan-Pavie et retour (60 kilomètres).

Mort d'un coureur suisse. — On annonce la mort, survenue mystérieusement à Berlin, de Fritz Ryser, le stayer suisse bien connu. Ryser avait gagné de nombreuses courses, et notamment, en 1908, il avait gagné le titre de champion du monde des 100 kilomètres derrière moto.

Egg se rend en Amérique. — Le champion du monde de l'heure sans entraîneurs, le Suisse Oscar Egg, part aujourd'hui de Bordeaux pour l'Amérique, où il compte passer tout l'été.

La dernière Balade d'hiver de la Société des Courses. — Tout cycliste peut prendre part à cette huitième et dernière balade de la Société des Courses, qui aura lieu dans la forêt de Rambouillet. Rendez-vous à 9 h. 30 du matin à la porte de Versailles.

Le dimanche 2 avril, Prix d'Ouverture (50 kil.) des épreuves cyclistes de préparation militaire.

### FOOTBALL ASSOCIATION

Entre ligues. — Pour une demi-finale de la Coupe des Alliés, demain dimanche, l'Olympique se rencontrera avec le Red Star, sur le terrain de Saint-Ouen ; partie classique par excellence.

Un autre match aura lieu sur le même terrain, entre l'Olympique et l'U.S. Suisse, pour le challenge de la Renommée.

Les Championnats suisses. — Sont annoncés pour demain dimanche : En Suisse centrale, série A : à Bâle, Old Boys I-Bâle I ; en Suisse orientale, série A : à Zurich, Zurich I-Young-Fellows I ; à Saint-Gall, Erühi I-Saint-Gall I ; en Suisse romande, série B : à Lausanne, Etoile Olympique I-Grancy I et Signal I-Central I.

### FOOTBALL RUGBY

Coupe de l'Espérance. — Au Vélodrome du Parc des Princes, le Stade Français jouera demain contre le C.A. de la Société Générale un match pour le second tour de la Coupe de l'Espérance. Les équipes en présence sont en ce moment les deux meilleures de la région parisienne, et ce sera incontestablement le grand match de la saison. Le Stade Français, depuis le mois de septembre, n'a pas été battu une seule fois. La Société Générale, de son côté, a fait un gros effort pour mettre sur pied une équipe de premier ordre et y a réussi après bien des remaniements. Tout nous fait penser que nous reverrons du beau et bon rugby.

### BOXE

Badoud en Amérique. — Le champion d'Europe de boxe poids mi-moyens, le Suisse Badoud, va partir en Amérique, venant de Genève, et il doit quitter la capitale demain pour faire la traversée.

## La Bourse de Paris

DU 25 FEVRIER 1916

Le marché a, encore aujourd'hui, été indécis, des réalisations affectant plusieurs groupes de valeurs et donnant à l'ensemble de la cote une attitude moins satisfaisante. Nos Rentes, toutefois, se sont très bien défendues, le 5 0/0 abandonnant seulement 0 fr. 05 à 87,60, tandis que le 3 0/0 était soutenu à 61,45. Aux emprunts étrangers, les fonds russes sont irréguliers : l'Extérieure espagnole, très offerte pour compte de la péninsule, est ramenée de 93,20 à 91 ; le bruit courait qu'il serait question en Espagne de supprimer la prime de 10 0/0 pour les conversions d'Extérieure en Rente intérieure, ce qui serait de nature, par répercussion, à ralentir les demandes sur notre place.

Peu de changements parmi les banques. Aux lignes espagnoles, la Saragosse et le Nord-Espagne fléchissent. Vif recul des cuprifères, le Rio revenant de 1.767 à 1.742, tandis que le Boléo s'inscrit à 790 au lieu de 800. Obligations irrégulières.

En coulisse, les Industrielles russes sont discutées : Bakou 1.242 contre 1.250 ; Toula 1.070 au lieu de 1.085. Mines d'or et diamantifères calmes.

### COURS DES CHANGES

Londres, 28 ; Suisse, 111 ; Amsterdam, 251 ; Pétersbourg, 186 1/2 ; New-York, 587 ; Italie, 87 1/2 ; Barcelone, 558

Nous apprenons que le Conseil d'Administration de la Banque Nationale de Crédit s'est réuni pour prendre connaissance des résultats de l'exercice 1915.

Les produits nets de l'exploitation, comprenant uniquement des opérations de banque pure, se sont élevés à Fr. : 4.742.173,36, contre Fr. : 2.301.050,11 en 1914.

Le Conseil proposera à l'Assemblée Générale des Actionnaires la distribution d'un dividende de 6 0/0 absorbant 1.500.000 fr. et le surplus des bénéfices, après déduction des charges statutaires, serait ajouté aux Réserves et Provisions qui atteindraient ainsi Fr. 27 millions 186.739,32.

Les dépôts et comptes créditeurs ont passé d'un exercice à l'autre de 128 Millions à 210 Millions avec des augmentations correspondantes dans les disponibilités.



## Instantanés de la rue à Salonique



SOLDATS SERBES ARRIVANT À SALONIQUE



SOLDATS INDIENS DE L'ARMÉE BRITANNIQUE

Jamais population plus cosmopolite ne circula dans les rues de cette ville de Salonique qui pourtant était, comme bien des cités d'Orient, considérée comme un pittoresque carrefour de races. Mais aujourd'hui, c'est la guerre, et aux types traditionnels s'ajoutent de nouveaux venus, serbes, français, anglais, canadiens, italiens, hindous, etc.



# THÉÂTRES

## PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

Ces derniers jours, la Comédie nous a représenté *la Figurante*, *l'Augusta*, *Il était une bergère*, les *Honnêtes femmes*, *la Nuit d'août*, *Britannicus*. Mercredi soir, elle nous conviait à la reprise de *la Fontaine de Jouvence* et à la continuation des débuts de de Max dans *Andromaque*.

Dans la pièce de M. Emile Bergerat, d'une si belle envolée poétique, Polack et René Rocher jouaient pour la première fois le berger d'Arcadie et Télamon, remplaçant Ravet et Dehelly, tous deux mobilisés. Le berger qui jadis dissimulait Jupiter, devient maintenant Mercure; Polack lui conserve l'aspect d'un jeune homme, ce qui ne serait point gênant si l'on modifiait le vers où il est qualifié de « sexagénaire ». Je reviendrai sur *la Fontaine de Jouvence*, ses interprètes, son décor modifié. Occupons-nous d'abord de de Max dans *Oreste*.

Son interprétation confirme tout ce que j'ai dit au sujet des bizarreries de conception d'un acteur étranger au service d'un auteur français. Le Néron de de Max pouvait donner le change à une catégorie de spectateurs, tandis que d'autres clamaient partout, en l'exaltant, que le nouveau pensionnaire de la Maison avait évoqué le fils d'Agrippine tel qu'il vivait dans les écrits de Suétone et de Tacite. Cette fois il est impossible de défendre la composition du débutant. Jamais je n'ai vu un aussi lourd contre-sens à la Comédie-Française. De Max n'incarne pas un Grec, il nous montre un Asiatique; il ne joue pas Oreste, mais Xerxès. Oreste est ardent, emporté, véhément; c'est un impulsif qui passe sans transition de la joie folle à l'immense découragement. L'Oreste de de Max est un pauvre homme morne et lent, s'exprimant avec une pesante emphase; parfois sa languissante et morbide torpeur sera rompue par ses cris rauques et froids; jamais vous ne sentirez palpiter une âme blessée sous cette enveloppe empanachée d'étoffes riches et soyeuses, car le costume, l'accessoirement, la coiffure se révèlent à nous comme une des plus grandes préoccupations du débutant.

Voulez-vous quelques exemples: Au début de la tragédie, Oreste, tout au bonheur d'avoir retrouvé Pylade, entre en scène avec son ami dans un mouvement de grande joie; la rencontre de Pylade est pour lui un heureux présage. Bientôt ses « ennuis » s'empareront à nouveau de son cœur, mais l'espoir aussi le ranimera. Oreste, quand la pièce s'ouvre, est dans l'action, dans la lutte; il doit frémir d'impatience si près de l'objet aimé qu'il va peut-être conquérir ou enlever. De Max a changé tout cela. En scène au lever du rideau, debout devant Pylade assis auprès d'une table, il débute sa tirade avec une telle monotonie que si Clitandre se trouvait encore « sur le théâtre », il déclarerait cet Oreste « d'un lugubre achevé! ». Pylade fait son entrée. Les plus jeunes collégiens français savent que si Oreste et Pylade ont causé familièrement en amis, l'ambassadeur des Grecs parlant au roi d'Épire changera de ton pour « prononcer son discours », débitant des paroles qui sont loin d'exprimer sa pensée intime et ses véritables sentiments. De Max s'adresse à Pylade sur le ton qu'il

employait avec son compagnon; puis dans deux ou trois répliques, il se laisse aller à des inflexions d'une brutalité peut-être permise à Néron gourmandant Britannicus, mais que jamais l'impétueux fils d'Achille n'eût supportée, surtout dans une audience solennelle en présence de sa « cour ».

Pour ma part je n'ai été ému qu'un moment, quand Oreste s'écroule accablé par la Fatalité en avouant: Grâce aux dieux, mon malheur passe mon espérance!

Là, vraiment, j'ai éprouvé une sensation très profonde; c'est la seule... la seule que je doive à M. de Max; car Paul Mounet, Mmes Bartet et Weber, ont été d'un bout à l'autre de leurs rôles admirables de vérité, de sincérité et de sublime grandeur.

Emile Mas.

Ce soir, à Cluny. — Première, à 8 h. 3/4, de : *Si jamais je te pince...* comédie-vaudeville en trois actes d'Eugène Labiche et Marc Michel. On commencera par la première représentation de *Maitre Nénuphar*, vaudeville en un acte de M. Georges de La Fouchardière et Ludovic Portolis.

Première matinée demain dimanche, à 2 h. 1/4. A l'Opéra. — *Oedipe à Colone* sera donnée demain dimanche. Cet ouvrage, d'un style classique très épuré, mais d'où rayonne en même temps une flamme vive et ardente, fut créé en 1787.

Le compositeur était mort quelques mois avant la première représentation. Sa dernière œuvre, accueillie avec grande faveur par le public parisien, consacra la renommée de Sachini, déjà célèbre en Italie. MM. Belmas et Plamondon et Mme Campredon en seront les interprètes, sous la direction de M. Gabriel Grovlez.

L'anniversaire de Victor Hugo sera célébré aujourd'hui, en matinée, avec un spectacle spécial composé des œuvres du poète.

A l'Opéra-Comique. — Demain dimanche, matinée à 1 h. 1/2, *Marion* (Mlle Brunet, MM. Paillard, Jean Pélér, Allard, Mlle Sonia Pavloff, etc.). Soirée à 7 h. 1/2, *Carmen*, pour la rentrée de Mlle Marguerite Mercier, avec le concours de MM. Darmel, Henri Albers, Mmes Vautier, Sonia Pavloff. L'orchestre sera conduit par M. Paul Vidal.

Il y a matinée à l'Odéon, aujourd'hui, avec *Henri III et sa cour*, et Mlle Marcelle Yrven dans *Dorine*, de *Tartufe*.

Réouverture. — Aujourd'hui, à 2 h. 30, répétition générale du spectacle d'ouverture au Théâtre Impérial. Au programme : *Un docteur*, de M. Félix Gandéra; *Pour une baguette*, pantomime, etc., etc. Ce soir, à 8 h. 3/4, première représentation.

En raison du mauvais temps et des difficultés de communication, la matinée de la Coopération des Artistes, qui devait avoir lieu dimanche, au Trocadéro, est remise au dimanche 5 mars avec le même programme.

### SAMEDI 26 FÉVRIER

Comédie-Française. — A 7 h. 45, *la Marche nuptiale*. Opéra-Comique. — A 7 h. 45, *la Traviata*. Odéon. — A 8 heures, *l'Espionne*. Ambigu. — A 8 h. 30, *Ma tante d'Honfleur*. Apollo. — A 8 h. 15, *la Cocarde de Mimi Pinson*. Athénée. — A 8 h. 30, *l'Ecole des civils*. Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *les Soirs*, *Kit* (Max Dearly). Capucines (tél. 156-40). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *En franchise*! revue; *à l'étage au-dessus*! Oh! pardon! Châtelet. — A 7 h. 55, *les Exploits d'une petite Française*. Cluny. — A 8 h. 45, *Maitre Nénuphar*; *Si jamais je te pince...* Déjazet. — A 8 heures, *les Fiancés de Rosalie*. Gaîté-Lyrique. — A 8 h. 30 (mat. jeudi, dim. et fêtes), *Coralie et Cie*. Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *le Cyclope*; *la Maison dans la brume*; *le Court-Circuit*; *l'Homme qui fut aimé*. Gymnase. — A 8 h. 45, *les Deux Vestales*. Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *Anna Karénine*. Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, *Madame Sans-Gêne*. Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Poilu*; *Hortense a dit*: « J'en f... » Renaissance. — A 8 h. 30, *la Puce à l'oreille*. Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *le Chemineau*. Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *les Saltimbanques*. Variétés. — A 8 h. 30, *l'Impromptu du paquetage*, la Bonne intention.

Vaudeville. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de Ilbrando di Parma.

### MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-78). — 2 h. 30 et 8 h. 30 : spectacle de music-hall. 15 vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 30, « 413 »; *Train sanitaire américain*; *Zeppelin abattu près de Revigny*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathé. — *Le passeur de l'Yser*; *l'Homme au mouchoir rouge* (suite des Mystères). Vues militaires. *La Folie de Rigadin*.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — De 2 h. 30 à 8 h. 30, *les Mystères de New-York*.

## COURS ET CONFÉRENCES

### « Le Martyre d'Arras »

Mgr Lobbedey, évêque d'Arras, a raconté hier, à la Société des Conférences, l'existence de l'héroïque et malheureuse ville pendant les longs mois de bombardement. Il a dit ce que fut la vie de la population, décrit le spectacle d'horreur que présente Arras, où les édifices religieux et civils ne sont plus que ruines ou que poussière, où tant d'habitants ont été tués, tant de maisons détruites.

L'éminent prêtre a parlé en témoin qui a tout vu et tout su, et aussi en citoyen et en évêque qui a rempli, avec dévouement, son double devoir. Son récit a été écouté au milieu d'une émotion indicible. Il paraîtra *in extenso*, illustré, dans la *Revue Hebdomadaire*, qui s'est assuré le droit exclusif de reproduction de toutes les conférences de la Société des Conférences.

Aujourd'hui, à 9 heures du soir, 184, boulevard Saint-Germain, conférence organisée par le Club Alpin : *les Hymnes nationaux*, par M. Henri Robert, bâtonnier de l'Ordre des Avocats.

Aujourd'hui, à 4 heures, 15, rue de l'Ecole-de-Médecine, conférence de M. Papillault sur : *l'Individualisme allemand*.

Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Après-demain lundi 28 février, à 2 h. 1/2 : *leur organisation*, conférence par M. Frédéric Masson, de l'Académie française.

### CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

### FOIRE D'ECHANTILLONS DE LYON

A l'occasion de la Foire d'Echantillons, qui s'ouvrira à Lyon du 1<sup>er</sup> au 15 mars prochain, la Compagnie P.-L.-M. consent les facilités ci-après :

1<sup>o</sup> Augmentation de la validité des billets aller et retour à destination de Lyon.

Ceux qui seront délivrés aux voyageurs ordinaires, du 28 février au 10 mars, auront leur validité augmentée de dix jours. Ceux qui seront délivrés aux exposants munis de cartes de vendeurs, du 25 février au 5 mars, seront valables jusqu'au 27 mars (sans prolongation).

2<sup>o</sup> Arrêts supplémentaires autorisés à Lyon pendant la durée de la foire.

Vingt-quatre ou quarante-huit heures aux voyageurs porteurs de billets simples, via Lyon, comportant un parcours P.-L.-M. supérieur respectivement à 400 ou 800 kilomètres; vingt-quatre heures aux porteurs de coupons retour de billets aller et retour, via Lyon, comportant un parcours P.-L.-M. simple d'au moins 400 kilomètres.

3<sup>o</sup> Les produits et objets divers exposés paieront plein tarif à l'aller, mais seront transportés gratuitement au retour.

On désire louer, quartier quelconque Paris, grand local de plain-pied. Offres par lettres, Segond, 4, av. Dorian.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

**Collectionneurs !**  
DEMANDEZ TOUS le prix-courant gratis des **Timbres-poste de Guerre** à **Théodore CHAMPION** 13, rue Drouot, Paris

**AVIS aux PENSIONNÉS**  
PRET IMMEDIAT SUR PENSIONS  
Arqué, 65, rue Réaumur, 65 Paris.

**PASTILLES VICHY-ÉTAT**  
HYGIÈNE de la Bouche et de l'Estomac  
La Pochette **0,50** toutes Pharmacies  
EXIGER MARQUE VICHY-ÉTAT

**Pilules Galton**  
contre l'OBESITÉ, à base d'Extraits végétaux.  
Réduction des Hanches, du Ventre, des Bajoues, etc. sans danger pour la santé.  
PRINCIPE NOUVEAU — CURE ÉCONOMIQUE, DONNANT TOUJOURS LES MEILLEURS RÉSULTATS.  
Le flacon avec instructions 5.25 f<sup>oo</sup> (contre remboursement 5.50). J. RATIE, ph<sup>en</sup>, 45, Rue de l'Echiquier, Paris.

**LYON**  
Du 1<sup>er</sup> au 15 Mars 1916

**FOIRE D'ECHANTILLONS**  
Ouverte aux Vendeurs et Acheteurs de France, des Pays Alliés et Neutres.

PRODUITS ALIMENTAIRES  
ARTICLES DE PARIS  
QUINCAILLERIE  
PORCELAINES  
AUTOMOBILES  
NOUVEAUTÉS  
MECANIQUE  
DENTELLES  
GANTS  
ETC.

150 CATÉGORIES D'EXPOSANTS

PRODUITS PHARMACEUTIQUES  
PRODUITS D'ENTRETIEN  
MAROQUINERIE  
BIBELOTERIE  
AMEUBLEMENT  
ELECTRICITE  
FOURNURES  
LIBRAIRIE  
TISSUS  
ETC.

Pour tous renseignements, s'adresser :  
Secrétariat de la FOIRE D'ECHANTILLONS, Hôtel de Ville (Lyon)



# LES RUSSES ET LE GÉNÉRAL HIVER



LA SOUPE AU CANTONNEMENT



LA POPOTE DANS LA NEIGE



UNE PATROUILLE DE COSAQUES



LA SOUPE AU RETOUR DES TRANCHÉES

Tandis que sur notre front, les armées alliées opposent une muraille d'acier à la ruée des Germains désespérés, les Russes, avec une superbe confiance que justifient leurs succès quotidiens, continuent la guerre pour le Tsar blanc, la Patrie et le Salut du monde. Soldats de toutes armes considèrent le général Hiver comme un collaborateur précieux, et avant que ne fonde son bel uni forme, ils gagnent avec lui bataille sur bataille.